

Légendes de la Forêt Vosgienne

Hervé Thro

(1) Pourquoi les sapins ne perdent-ils pas leurs aiguilles pendant l'hiver?

C'est une belle et imposante forêt Vosgienne, comme il en existe tant ici, tapissant les douces inclinations des collines bombées d'une infinie tonalité de verts. Si les résineux sont ici en majorité, alignant leurs troncs rectilignes dressés vers le ciel telle une armée de lances, les autres essences se sont mêlées à ces flots verdâtres, apportant une fantaisie de couleurs et de formes. L'austérité des sapins côtoie la finesse des bouleaux dont l'écorce mue en délicates peaux blanches juste zébrées de traits plus sombres. La force des pins se mélange à la rigueur verticale des ormes et des aulnaies. Le chêne mêle ses branchages tortueux pour chatouiller le triste épicéa alors que mélèzes sont égaillés par d'innombrables noisetiers et merisiers.

Toute cette population sylvestre cohabite en aussi bons termes que l'exige un voisinage non dénué de tensions, d'envies et de jalousies. Les arbres aussi ont leurs coquetterie, leur minauderie. Certains s'allient mieux que d'autres, il y en a qui ne peuvent pas se voir tandis qu'on rencontre au détour d'un sentier des essences copains comme cochon.

S'il fallait résumer toute cette agitation ostensible dans leur feuillage, on pourrait scinder cette population bigarrée en deux clans que (presque) tout oppose.

D'un côté, les princes arborant leur magnifique livrée, éclatante de milliers de feuilles comme un feu d'artifice qui resterait figé au moment de l'explosion de la fusée. Un bouquet décliné sur tous les verts de l'alphabet chromique, aux formes infinies et uniques, atours indispensables d'une apparence magnifique. Ceux-ci sont les galants de la forêt, toujours joyeux et agitant sans cesse leur appareil, mille plumes vertes d'une livrée que le vent s'amuse à chatouiller déclenchant une salve de fou rires qui agite leur plus grosses branches. Parfois le vent du nord secoue vivement l'ensemble mais ces séducteurs aiment les sensations fortes, ils ne pensent qu'à s'amuser. Ils étalent au maximum leur feuillage n'espérant rien moins qu'un formidable bain de soleil, n'hésitant pas une seconde à pousser du bout de leur rameau la frondaison du voisin et profiter de la chaleur de l'été dont-ils semblent se nourrir. Ils ressemblent à ces élégantes qui se parent des plus belles toilettes, des atours les plus prestigieux, bijoux étincelants, coiffure inédite, rose aux joues et bleu aux paupières, robes à la dernière mode, frou-frou à peine dissimulés, collerettes flattant leur précieux menton ou décolleté vertigineux ne montrant pourtant rien en laissant tout deviner. Tout comme ces parisiennes lascives, les princes de la forêt aiment exposer leur parure.

Tous les animaux paressent à leurs pieds, profitant d'une ombre fraîche et salubre. Ce sont des seigneurs, jouissant du moment présent, d'une humeur joyeuse et enjouée. Ils ne vivent que d'apparat, sont d'une humeur toujours joyeuse, aimant les futilités et bien insouciant du temps qui passe.

La seconde catégorie est tout l'opposé.

Regardez-moi ces grands dadais tristes et sérieux, jamais l'amorce d'une blague, incapables de ressembler à autre chose que de sombres et amers gardiens de prison. Ils tendent leurs cimes vers le ciel, laissant leurs dizaines de bras pendre le long de leur tronc. Pas la moindre fantaisie. Ils semblent raides comme la justice des hommes, alignés dans un ordre tracé au cordeau, aucune dissymétrie. Un bataillon de morts vivants bien parallèles.

Pas une feuille ne vient égayer cette insondable monotonie, nulle chlorophylle pour rajeunir leur teint déjà vieux à peine sont-ils nés. Des aiguilles recouvrent leurs branchages, véritables hérissons insaisissables, que le vent traverse sans rencontrer la moindre résistance. On ne croise guère qu'un ou deux écureuils frottant leurs flancs qui les démangent sur cette brosse austère et rêche.

Voici le printemps. Les bourgeons éclosent, explosion de verdure, la sève jaillit dans les premières nervures des jeunes feuilles. Et c'est une révolution de verdure, le paysage se colore d'une vague de chlorophylle. Le monde du vivant n'a d'yeux que pour les ramures qui s'étoffent de verts tendres, la forêt revêt ses habits d'été qu'elle offre sans complexe aux ardents rayons d'un soleil prometteur.

Les tristes silhouettes rigides des résineux sont alors moquées et les aiguillettes d'un vert plus tendre qu'elles déploient au bouts de leurs doigts sombres n'intéressent personne. Toute la faune et la flore les ignorent superbement. Ces graves majordomes n'existent plus du haut des quarante mètres de leurs tiges. Leurs tristes silhouettes sont gommées par l'exubérance magistrale de leurs congénères.

Toutes les feuilles de la forêt s'allongent et frissonnent au vent d'Avril, prennent des formes artistiques tout droit sorties de l'esprit en ébullition du meilleur styliste; les verts s'affermissent sous la lumière du mois de Mai.

La forêt entière frémit de ses fioritures, vibre de ses ornements. Les arbres relèvent leurs têtes, agitant leurs branches dans un ballet chorégraphié par le vent. Orgueil et vanité. Tout l'été, ils vont charmer la nature entière, se pavanant sous un soleil brûlant, offrant leur foliation généreuse aux averses orageuses, s'ébrouant ensuite au vent frais des soirées estivales. Au plus fort de la canicule, leurs robes se fanent à peine, chaque feuille protégeant sa voisine des brûlants rayons qui cuisent la sève irriguant cette cape qui les enveloppe telles les plumes cuirassant l'oiseau ou les écailles habillant le poisson. Mais devant ses assauts répétés, l'astre puissant aura raison de la fraîcheur matinée de chlorophylle. La sève s'assèche aux premiers jours de l'automne, tandis que le rayonnement solaire s'horizontalise.

C'est alors une explosion sans égale mesure à celle qui éclata au printemps. Car toutes les couleurs s'invitent et se mélangent harmonieusement, formant le plus coloré des tableaux. Les grands seigneurs verts se transforment alors en arlequins aux tons de l'arc-en-ciel. Toute la forêt devient une fête où les résineux sont une nouvelle fois écartés. Toujours aussi raides, toujours aussi éploré, amers, moroses, vilains gardiens du temple, portiers rigoureux postés aux coins de cette salle de bal où, bientôt, un étrange ballet aura lieu.

Une pluie de confettis voltige entre les habits de bal des feuillus. Jaunes, rouges, ocres, cuivres, bordeaux, orangés. Les feuilles deviennent des danseuses qui voltigent au vent, simples nuances de couleurs venant s'ajouter sur la fresque enluminée se répandant sur le sol acide. Toute la

chevelure verte qui s'agitait au gré des courants d'air s'est transformé en un épais tapis bariolé, un océan de couleur épais et doux. Un peintre aurait peint le sol que l'effet ne serait pas différent.

Un cycle s'achève. Tous ces majestueux seigneurs de la forêt qui se sont pavanés toute la saison se retrouvent nus, les racines plongeant dans un sol immaculé de teintures qu'ils ont eux-mêmes semées.

Dénudés à l'approche du rigoureux hiver, ils ont perdu toute leur superbe. Ils redeviennent de petits enfants fragiles et délicats ou des vieillards desséchés par une vie trop riche, trop abondante. Leur aisance a fait place à la plus grande timidité. On entend parfois des craquements douloureux, arthrose précoce rongant leurs nœuds et leurs branches dépouillées. Ils tendent alors leurs centaines de bras décharnés vers le ciel, implorant un pardon pour tant de suffisance lors des beaux jours, demandant grâce au Roi Hiver de les épargner, se repentant de leur orgueil, faisant acte de contrition dans le grand confessionnal de Mère Nature.

Mais le froid et le gel dont le vent si joyeux l'été dernier s'est fait l'âpre complice sont implacables, incorruptibles, sans pitié.

Alors les gémissements remplacent les rires et les chants. Des plaintes s'élèvent de la forêt nue. On s'apitoie, on pleure, on regrette.

Seuls les résineux, immuables, ont gardé leur livrée qui ne paraît plus aussi austère dès lors que tout voyant apparat a disparu. On les remarque davantage, on s'extasie devant leur rigueur, celle-là même qu'on moquait au cœur de l'été, on est impressionné par leur rectitude qu'on avait superbement ignoré jusque là et qu'on jugeait austère. On les envie après les avoir plaint.

Puis, par un matin glacial, le soleil n'arrivant même pas à se réchauffer lui-même, le sol est recouvert d'une épaisse couche neigeuse. Les cristaux des flocons ont constitué ce miraculeux puzzle qui réjouit les enfants et émerveille les parents.

Les silhouettes des arbres de la forêt sont d'une tristesse sans nom. Ce ne sont plus des branches qu'ils brandissent vers le ciel d'un air revanchard, mais il semble que ce soient leurs racines qui déploient leur laideur dans l'air gelé. Plus aucun regard ne se pose sur leur silhouette dépenaillée. Ils sont ignorés à la mesure dont ils avaient été glorifiés.

Ca et là, de vigoureux et valeureux troncs bien droits s'élèvent verticalement, laissant pendre des branches où leurs millions d'aiguilles se sont fardées de cristaux dont la blancheur resplendit sous les rayons horizontaux du soleil. Une lumière les illumine de l'intérieur, ils flamboient de toute leur hauteur, nouveaux seigneurs de la forêt devant lesquels tous se prosternent, demandant un improbable pardon. Même la nuit ne parvient pas à éteindre cette splendeur. A la faible lueur des étoiles, relayée parfois par un quartier de lune, les aiguilles illuminent de mille étincelles la nuit froide. La plus petite source de lumière allume et enflamme toutes les facettes des cristaux collés aux aiguilles éternelles. La forêt devient magique.

C'est pour cela que les sapins ne perdent pas leurs aiguilles pendant l'hiver.

(2) Les facéties du Sotré.

Toi qui entres dans la majestueuse forêt Vosgienne et n'y vois que ces sapins grandioses, ces épicéas gigantesques, ces mélèzes imposants, parfois des bouleaux longs et fins, ces ormes au tronc lisse comme la surface d'une patinoire, des aulnes touffus et mystérieux, sûrement quelques cerisiers sauvages qu'on appelle communément merisiers, les frênes et leurs feuilles rappelant les couronnes de lauriers des romains. Toi qui pénètres dans ce sanctuaire et n'entends que le mugissement du vent dans les feuilles, son souffle faisant frissonner toutes les aiguilles que revêtent les conifères, toi qui parcours ces étendues d'un pas léger et discret, qui humes l'envoûtante odeur de la résine qui fond sous les ardents rayons de l'astre, toi qui enfin t'adosses contre le tronc rugueux de ce robuste chêne et qui te laisses aller à quelque rêverie d'après déjeuner, saches que tu n'es pas seul dans ces lieux mystiques.

Les dryades habitent chacun de ses monuments qui pointent leur feuillage vers le ciel, à la recherche de la lumière indispensable à leur force et leur puissance. Elles sont l'âme de chaque arbre, attentives à leur environnement, sachant tout de la vie des hommes, là bas, dans la vallée, épiant le moindre de leur geste, écoutant toutes leurs paroles, sondant leur pensée et leur cœur comme de tendres confidentes.

Ce savoir encyclopédique, exhaustif, intégral et global, une seule créature est capable de l'acquérir en usant de toute sa malice et sa ruse.

Très discret, il vit ici au plus profond de la forêt, on ne l'aperçoit jamais. Il est aussi fin qu'agile, c'est le plus malicieux des lutins et plus élégant qu'un farfadet. Ses facéties sont légendaires, ses farces ne font souvent rire que lui. Ajouté à cela qu'il est d'une susceptibilité sans égale, nous aurons esquissé son portrait dans les grandes lignes. Mais approche, je vais te le présenter d'une meilleure façon.

Aussi loin que l'on puisse remonter de mémoire d'homme, il ne se trouve pas ici une légende, un conte, une fable qui ne mette en scène ce délicieux petit personnage. La mine roublarde, les yeux pétillants, toujours prêt à commettre toutes les bêtises passant à sa portée. Il est vif comme l'écureuil, malicieux comme la pie, malin comme un singe. Son rire résonne parfois au fond des bois, les oreilles les plus fines peuvent l'entendre, mais c'est lorsqu'il se rapproche des hommes qu'il est le plus redoutable.

Il les tient dans un mépris consciencieux et une irrévérence totale depuis les hauteurs vertigineuses de son orgueil. Pour lui, les humains ne sont que de médiocres besogneux, toujours avides du moindre gain, ridiculement lourdauds. Pourtant il recherche leur compagnie. C'est que l'humain, créature avide et matérialiste, s'est depuis des siècles entouré d'une foule d'objets dont raffole ce lutin si particulier. Son espièglerie n'a d'égale que sa propension à faire enrager l'homme. A son contact, il dévoile son immense palette de facéties.

Dans sa forêt, il n'a d'autre choix que se divertir en lançant pignes et cocottes de sapin sur d'improbables cibles, en entremêlant le lierre grimpant jusqu'à composer des nœuds qu'aucun marin ne saurait démêler, en cornant les feuilles de houx pour les rendre tellement piquantes qu'il devient impossible

d'en cueillir le moindre bouquet à mains nues, de jouer avec les ruisseaux pour les faire déborder. Les habitants de la forêt y sont parfaitement indifférent. Or l'indifférence est le pire affront que l'on puisse faire à cet être si imbu de lui-même. Il n'est pas davantage heureux que lorsqu'il provoque courroux et colère, une ardente irritation et un énergique emportement ou encore l'exaspération la plus profonde. A ce moment là, il jubile. Et l'homme est une proie idéale, si facilement excitable et susceptible ou parfois coléreux. Néanmoins et en dépit de ton plus sérieux dédain, cet être farceur parvient à se glisser dans ta maison. Voici quelques conseils qui te permettra de l'en faire sortir au plus vite.

Le sotré, puisqu'il faut bien le nommer à un moment ou à un autre, est très gourmand et ne résiste pas à une délicieuse tarte aux brimbelles (qu'ailleurs on nomme tarte aux myrtilles, mais elle n'en est que moins savoureuse). Ayant grignoté plus que sa part, méfait que les hommes attribuent à tort à leur progéniture insouciant, il ne manque pas ensuite de saupoudrer le reste de piment extra fort ou simplement de sel. L'astuce est, bien évidemment, de retourner sa propre malice envers lui et d'avoir le courage de sacrifier ce dessert traditionnel, le rendant parfaitement immangeable pour le lutin, dans la plus parfaite catégorie des arroseurs arrosés. Une fois pris à son propre piège, il n'y reviendra pas de sitôt. Attention, le sacrifice doit être double, car le sotré est gourmand, pas idiot. Il se méfiera s'il constate qu'il n'y a qu'une seule tarte dans le buffet.

Les maisons bien tenues sont les ennemies des petites créatures aimant se vautrer dans la poussière accumulée sous les meubles, sous le lit, derrière le buffet de grand-mère ou sur le plafond de l'armoire familiale, bref dans tous les endroits inaccessibles au moindre balai, où l'aspirateur a renoncé à avaler quoi que ce soit. Non content de se rouler dans ces résidus, il adore en répandre la saleté dans toute la pièce, aux endroits les plus en vue, souillant ainsi toutes les choses précieuses y étant disposées. Son grand plaisir étant de contempler les grains de poussière voletant dans les rayons du soleil, spectacle de trapézistes sans vie qui l'enchantent pendant des heures.

Le sotré a une passion pour l'eau. Perché sur le parapluie, il s'arrangera toujours pour que son propriétaire en reçoive la partie la plus froide sur les endroits les plus délicats de sa personne. Il adore le bruit d'écoulement du liquide pur et transparent. Ainsi, il n'est pas plus heureux que lorsqu'il prend place dans le hall de ces anciennes fermes Vosgiennes qui présentent un large bassin où la source déverse sa clarté par de charmants glougloutements. Il écoute avec attention le murmure de l'eau, les chuchotements du liquide, les chuintements aquatiques, parfois un léger fracas, le plus souvent cette douce symphonie qui est, à ses oreilles, plus émouvante que les plus belles partitions de Wolfgang Amadeus Mozart. Alors, n'y tenant plus, il abandonne toute dignité et toute retenue, plonge dans le bassin de granit, patauge dans cette piscine improvisée, éclaboussant tout à la ronde comme si une tempête y avait sévit plusieurs heures durant.

Le sotré est particulièrement à l'aise et pleinement dans son élément au sein des fermes centenaires. Il n'y manque jamais d'encoignures pour s'y cacher. La cave lui permet de goûter à toutes les eaux de vie entreposées, réalisant de curieux mélanges totalement indigestes pour l'estomac humain mais dont le sien (en a-t-il seulement un seul?) raffole. Si seulement de ces mixtures improbables il se contentait de les ingurgiter séance tenante, mais non, il va

prendre un malin plaisir à mélanger à son envie ces cocktails improvisés et en regarnir les bouteilles récemment vidées. La plus belle pagaille et le chambardement le plus total l'enchantent au plus haut point.

Le grenier est son terrain de jeu favori. Il aime s'ébattre dans le foin rentré la veille, l'échauffant tant et plus qu'on a déjà pu observer le feu y prendre pour de bon.

Pour peu qu'une basse cour soit encore en activité, il aime jouer avec les œufs des poules qu'il utilise comme des billes ou des balles. On imagine aisément les conséquences de tels jeux polissons. S'il y a une chèvrerie, ou quelques vaches traînant leur ennui dans l'étable, son plaisir est d'en faire tourner le lait fraîchement trait. On lui prête également de terribles légendes. Ainsi celle qui veut qu'il subtilise les cornes des boucs ou des vaches lorsqu'on a le dos tourné. Autre passe-temps qu'il savoure avec entrain : effrayer les lapins dans leurs clapiers, puis délicatement ouvrir les cages.

Le sotré n'aime l'ordre que dans le seul but d'y établir la plus grande confusion.

Les armoires et les vaisseliers ont sa préférence. Plus la porcelaine est fine, plus il en aime le délicat tintement, cela finit inmanquablement en petits morceaux, n'est-ce pas?

Il étend dans toute les pièces quand ce n'est pas au grenier le linge parfaitement plié et rangé au millimètre, qui dormait tranquillement entouré d'un parfum frais et léger dans la belle armoire en chêne massif. Avec l'argenterie il construit des édifications qui inévitablement finissent toutes dans le plus grand fracas après avoir oscillé quelques secondes magiques dans un aléatoire équilibre. Il est alors la plus heureuse des créatures merveilleuses qui hantent nos forêts.

Si tu as la désagréable surprise de découvrir un tel chenapan sous ton toit, voici quelques recommandations qui permettront, peut-être, d'en faire fuir ce terrible occupant.

Rien ne rassure davantage le sotré que des lourdes portes qui grincent, qui gémissent, qui lancent des plaintes au beau milieu de la nuit, glaçant le sang de la même façon que le ferait une assemblée de fantômes déambulant dans les corridors. Assure-toi que les gonds soient correctement graissés. Traque le moindre grain de poussière dans les lieux les plus reculés, les plus exigus, l'infime espace existant sous les meubles. J'ai connu un propriétaire ayant opté pour une mesure pour le moins radicale : il avait scié tous les pieds des lits, des armoires, des commodes, bref tout son mobilier reposait à même le sol, comme des gerbes de blés fraîchement moissonnés gisant dans le champ tondu.

Supprime tout murmure de l'eau en plongeant le bec du tuyau qui amène l'eau au baquet.

Sache que le sotré est en admiration devant un bon feu de cheminée. Le crépitement des flammes léchant les bûches lui est la plus douce des mélodies, les flammèches dansant de jolis tangos le ravissent au plus haut point. Il passerait ainsi des soirées entières à contempler ce spectacle certes magnifique mais qui l'inspire gravement dans ses farces. Quand on connaît les risques d'incendie dû à des braises mal éteintes dans les antiques fermes ou les chalets les plus récents, on redoute de savoir un pareil personnage à proximité. Tu devras te priver de cet immense plaisir alliant la reposante lumière des flammes dansant sur les murs de la pièce et la confortable chaleur émanant des braises brûlantes. Si tu ne peux te priver d'un tel plaisir, arrange-

toi pour ne jamais laisser le feu sans surveillance.

Préfère toujours la compagnie féline, peut-être moins affectueuse qu'une présence canine. Le sotré redoute le chat, son air hautain et méprisant en fait un concurrent redoutable. De surcroît, étant donné que le sotré s'est fait l'allié de tout ce qui peut troubler la tranquillité des humains, il encourage les rongeurs à loger dans la maison et, à ce titre, le chat lui voue une profonde animosité. Les amis de mes ennemis sont mes ennemis. En revanche, il sait berner en deux temps et trois mouvements le fidèle compagnon de l'homme. Le meilleur des chiens se laisse avoir à chaque fois, à son triste malheur en outre : le sotré se glorifie de lui faire porter le chapeau.

Laisse grand ouverts tous les volets de la maison. Le sotré est incapable de dormir s'il y a le moindre éclat de lumière, fut-ce celle provenant des lointaines étoiles. Les nuits de pleine lune, tu peux être certain de le voir décamper au plus vite vers l'obscurité rassurante des troncs épais de la forêt.

Ainsi chacun restant chez soi, tu pourras retrouver une harmonie mise à mal par les truculences de l'être le plus facétieux de la création, et peut-être alors, la monotonie des jours te fera regretter la présence de ce lutin si envahissant.

(3) Histoire du lac envolé.

Le groupe de randonneurs haletants fit une pause au sommet du petit col. Les dames choisirent des souches de sapin fraîchement coupés, les messieurs se jetèrent dans l'herbe qui chatouillait leurs mollets durcis par l'effort. On déboucha les gourdes. On grignota quelques provisions. La parole ne revint qu'après avoir réconforté les corps meurtris par la longue ascension.

Ils étaient partis de bon matin, au moment même où le disque orangé parfaitement circulaire du soleil levant émergeait de l'horizon encore embrumé. De la place du village où ils s'étaient donnés rendez-vous, l'un sortant de la boulangerie avec des miches encore chaudes dépassant de son sac à dos, ils avaient marché d'un bon pas vers les premiers sapins de la grande forêt. L'air était vif mais les muscles se réchauffèrent rapidement. Sous le couvert des arbres, ils ressentirent une douceur comme lorsqu'on pénètre dans une vieille chaumière où brûle un poêle à bois. Ils ne ralentirent l'allure qu'à l'approche des premiers lacets du sentier ascendant. Très vite le groupe se disloqua en plusieurs couples de marcheurs, suivant leur propre rythme. Les conversations se tarirent, vite remplacées par le souffle de l'air expulsé des poumons mis à l'effort de s'arracher à cette gravité dont on ne prenait pas vraiment conscience sur le plat d'une vie ordinaire.

Puis les arbres laissèrent place à une herbe rase, tondue non pas par quelque troupeau d'altitude, mais par le vent et le gel.

Une dame s'était levée, ne supportant pas la position assise après ces kilomètres de marche éreintante. Elle fut la première à découvrir ce petit creux en contrebas du col, une niche pratiquée dans la pente, une alvéole posée là par miracle. Cela l'intrigua. Tous se levèrent à l'exception d'un homme sans âge qui continua à grignoter tranquillement son morceau de pain en découpant lentement des rondelles dans le saucisson à l'ail qu'il tenait d'une main.

Alors, comme l'esprit humain a réponse à tout, du moins le croit-il, chacun y alla de sa supposition. Les hypothèses se transformèrent rapidement en certitudes. L'un annonça fièrement que la petite cavité était le résultat de l'éclatement d'une bombe pendant la dernière guerre, un autre réprouva énergiquement, il ne fallait y voir que l'exploitation d'un petit filon de minerai, quant au troisième il était convaincu avant de vouloir en persuader tout le groupe que cette dépression résultait des vestiges de l'emplacement d'un glacier. Tout le monde avait raison. On avança même que cela n'était dû qu'à un effet d'optique, une illusion de la vue que le cerveau corrigeait mal : il n'y avait qu'à descendre pour s'apercevoir qu'en réalité il n'y avait pas la moindre dépression. Plus poétique, une femme déclara que cette fosse s'était creusée à force d'accueillir des hordes de cervidés pendant la nuit. Aucune des explications ne satisfaisait celle qui avait découvert cette particularité étrange. Elle se tourna vers l'homme indifférent à toutes les supputations, occupé maintenant à plier son opinel et ranger le reste de ses provisions dans son sac tyrolien. Tous, d'un même mouvement, se tournèrent vers le seul n'ayant a priori aucun avis sur la question. Sans précipitation, il se leva, apparemment totalement étranger à la question que tous lui posaient silencieusement. Il

s'avança puis se posta aux côtés du groupe, regardant fixement l'endroit mystérieux.

Puis il parla, plus pour lui-même que s'adressant au groupe.

- Mon grand-père m'a raconté une histoire, qu'il tenait lui-même de son grand-père, une de ces légendes qui se transmettent en sautant une génération. Dans ce lieu précis, il y avait autrefois un lac d'une beauté rare. On racontait que les fées venaient s'y baigner le soir quand le soleil illumine les dernières cimes des arbres. Ses eaux étaient transparentes comme le cristal le plus pur, mais si l'on s'en éloignait, il prenait des reflets changeants. Parfois la surface paraissait émeraude et l'on pensait que la verdure des arbres s'y reflétait. A d'autres moments, il devenait turquoise, renvoyant au ciel sa propre image. Il arrivait même qu'il prenne des tons de rouille, on n'a jamais su pourquoi. La légère brise d'été dessinait des arabesques complexes à sa surface. Mais qu'il vente ou qu'il gèle, que l'ardente chaleur estivale énerve les moucherons ou que le déluge s'y abatte, son eau claire restait à la même température, froide comme une plaque de marbre. Cependant, même au cœur de l'hiver, ses eaux ne gelaient jamais.

Jamais personne ne s'était risqué à s'y baigner. Les vieux disaient que le seul intrépide ayant essayé pour épater sa belle s'y noya et qu'on ne retrouva jamais sa dépouille. Pourtant la profondeur du lac n'excédait pas un mètre cinquante et ses eaux étaient les plus tranquilles des lacs de la région.

Seuls les canards voguaient, sereins, placides, traçant des sillons aussitôt effacés. Ils étaient là en toutes saisons. Ils arrivaient à la tombée du jour dans un vol en parfaite formation. L'amerrissage provoquait des remous bien vite gommés et tout redevenait calme, d'une quiétude intrigante. Ainsi chaque nuit, l'attroupement des palmipèdes se retrouvait pour passer la nuit sur les eaux cristallines et miroitantes. Au petit matin, ils secouaient leurs plumes comme on étire nos membres encore engourdis de sommeil, et prenaient ensemble leur envol. On ne les revoyait qu'à la fin du jour. On aurait pu croire qu'ils allaient gagner leur vie comme les hommes là-bas dans les vallées partaient à l'usine, descendaient dans les mines ou s'échauffaient dans les hauts fourneaux.

Le rituel était digne de l'horlogerie Suisse.

Un hiver fut particulièrement rigoureux. Jamais on n'avait connu une telle froidure, s'insinuant au travers des mailles les plus serrées, perçant les calfeutrages les plus épais, avortant les pousses résistantes et brisant les branches les plus vigoureuses. La rivière fut figée et tous les lacs de la région gelèrent. Le petit lac d'altitude n'échappa pas, pour la première fois, à la rigueur du froid sibérien. Une nuit, ses eaux qui n'avaient jamais connu un écart de température, furent prises elles aussi dans une gangue glacée. Le lac gela, emprisonnant toutes les pattes des canards. Au petit matin, quand les canidés s'aperçurent qu'ils étaient prisonniers de la banquise, ils s'affolèrent en battant puissamment des ailes. Des centaines de paires d'ailes qui provoquaient des remous aériens, des turbulences semblables à celles que peut déclencher aujourd'hui un avion à réaction. Et plus les oiseaux se démenaient et paniquaient, plus leurs pattes se fichaient dans la glace. Ils redoublèrent d'effort dans un seul et même mouvement. Alors, tel un morceau de roche que la foudre arrache à la terre, les canards emportèrent le lac gelé. Ils volèrent tant que leurs pattes furent prises dans la glace, ne pouvant atterrir avec leur imposant chargement. Ce même jour où le petit lac d'altitude disparut, il y eut un véritable déluge sur l'une des villes du midi. On n'avait

jamais vu ça. Le ciel était cependant pur, seulement zébré par un vol de canards en formation. Et il se mit à pleuvoir une douce pluie glacée, un crachin aussi pénétrant que le froid mordant des régions polaires.

C'est ainsi que le petit lac s'envola pour se transformer en bruine arrosant une terre qui lui était inconnue. Depuis ce jour, un groupe de cols-verts viennent tous les jours, en fin d'après-midi, vérifier si le lac n'a pas retrouvé sa place, juste en dessous de ce col.

Le groupe se taisait. Quelques hommes montraient une morgue de supériorité contenue, la même que lorsqu'ils écoutaient un jeune enfant leur parler des prouesses du père Noël. Les autres avaient les yeux brillants, aussi brillants qu'à l'écoute d'un conte des Mille et Une Nuits. Les dames semblaient plus touchées par le récit. Certaines étaient même prêtes à y croire un instant avant que leur regard ne croise celui des autres et qu'elles se reprennent de la même façon qu'on se donne bien vite une contenance lorsqu'on est surpris en train de fredonner une chanson débile.

L'instant magique était passé. Les conversations reprirent en même temps que la marche. Des rires, des cris, des interjections fusèrent, s'entrechoquèrent. Mais lorsqu'ils croisaient le regard de l'homme silencieux, une gêne trahissait leur embarras. C'était un rire étouffé, une phrase laissée en suspens, un geste gauche. Chacun pensait qu'il était de la race des doux rêveurs, somme toute inoffensif comme une belle légende, un conte inventé, peut-être y fallait-il voir une parabole quelconque? Personne n'avait osé argumenter une fois son récit terminé mais tous n'en pensaient pas moins. On ne lui accordait même pas le bénéfice du doute, juste cette indulgence qu'on accorde aux poètes, les vrais, les seuls à pouvoir se priver d'une rationalité contemporaine.

Arrivés au niveau de cette dépression mystérieuse, le groupe ne s'arrêta même pas. C'est alors qu'un vol de canards fendit le ciel, exécuta une large courbe au-dessus de leurs têtes, semblant chercher quelque chose, le cou tendu, les ailes battant l'air frais. L'escadrille en reconnaissance fit alors demi-tour et on n'aperçut plus qu'une formation lointaine dans un ciel débarrassé de tout nuage. Il y eut seulement quelques cris lancés à l'intention du groupe bariolé de randonneurs qui, à ce moment, regardaient l'homme solitaire d'un tout autre œil.

(4) L'herbe à vadrouille.

Dans la vallée, vivait une jeune et, ma foi, assez jolie bergère. Elle n'avait pas de nom, tous et chacun la nommaient « la bergère » car elle était la seule des trois villages blottis au creux de la combe à garder son troupeau de moutons. Les habitants la saluaient d'un geste discret, parfois d'un simple hochement de tête, plus rarement accompagné de quelques paroles, parfois rien qu'un mot. On est avare de discussion par ici. On la voyait, été comme hiver, arpenter les prés et les pâtures aux alentours du hameau s'étalant autour du clocher de l'église, tout comme son troupeau l'entourait, elle.

Un jour, les moutons durent garder l'étable. La bergère, peut-être pour la première fois de sa vie eut le loisir d'aller se balader par les sentiers et les chemins, les bois proches qu'elle connaissait à peine puis la grande forêt, les collines et les chaumes où elle n'avait jamais mis les pieds. Elle enveloppa un morceau de fromage dans un torchon à carreaux, découpa une belle tranche de pain et, son baluchon sur l'épaule, partit avant l'aube.

Affranchie de son rôle de gardienne, elle put alors admirer le paysage se dévoilant parmi les brumes matinales, poser son regard sur mille choses dont elle n'avait pas la liberté d'examiner lorsque son attention était toute entière portée sur ses brebis. Elle contempla la forêt où les arbres se tortillaient dans d'étranges postures ou bien se dressaient droit comme des flèches. Elle sentit la mousse s'enfoncer sous ses pas délicats, se tordit le cou à examiner les branches étalant leur parapluie de verdure au-dessus de sa tête. Elle caressa les écorces tantôt rugueuses comme un chemin de cailloux ou aussi lisses qu'une pierre polie. Elle huma l'odeur puissante de la résine chauffée aux premiers rayons du soleil encore hésitant. Elle avançait, se laissant porter par la seule volonté de ses pas. Elle n'avait aucun itinéraire prévu. Elle vagabondait, elle flânait, elle errait parmi la beauté que seule la nature peut engendrer et embellir de ses hasards et coïncidences.

Le soleil commençait à décliner lorsqu'elle se rendit compte que le moment était venu de rentrer. Elle était allée bien plus loin que la plus élémentaire sagesse aurait conseillé, au-delà de tous les chemins qu'elle connaissait, aussi loin que ses mollets fins et durs avaient pu la porter. A mesure que le soleil plongeait vers sa couche occidentale, elle se rendait compte qu'elle ne savait plus où elle se trouvait. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était déjà passée à cet endroit où deux pierres surmontées d'un arbuste sec semblaient former un majestueux cerf (elle pensa un moment être face au grand cervidé), elle se dit qu'elle était perdue. Elle ne se rappelait plus quelle direction elle avait prise la première fois qu'elle était passé en ce lieu. Pas inquiète, elle prit un chemin qu'elle indiqua d'un amas de cailloux. Bien entendu, elle se retrouva très vite à cet endroit où le chevreuil de pierre n'avait pas bougé une oreille. Nullement affolée, elle savait qu'il lui fallait partir dans la direction opposée à celle qu'elle avait indiqué par son petit tas de cailloux. Pour davantage de garantie, elle rassembla un petit monceau de galets surmonté cette fois d'une grosse pierre plate afin de ne pas le confondre avec l'indication de la première direction.

Elle parcourut bien plus de chemin cette fois, mais elle retomba à nouveau à ce croisement où le chevreuil minéral et les deux tas de cailloux l'attendaient patiemment, semblant la narguer au-delà de toute loi physique. Commencant à sentir la panique la gagner, elle garda cependant son sang froid, ravala des larmes naissantes et prit cette fois l'ultime chemin qu'elle n'avait, jusque là, pas expérimenté. Ses pas heurtaient davantage les racines et les pierres saillantes. Sa démarche était plus hachée. Son souffle devenait haletant. Son cœur se précipitait sous son joli corsage. Finalement l'angoisse l'envahit tout entière lorsqu'elle retrouva les désormais familiers chevreuil et tas de cailloux. Elle se laissa tomber sur un sol tapissé d'aiguilles de sapin alors que la nuit commençait à envelopper les alentours, que les troncs des arbres devenaient de menaçantes ombres, que les branches semblaient étendre leurs rameaux pour l'enserrer définitivement. Les bruits charmants et rassurants du jour firent place à des cris apeurés, des chuchotements d'effroi. Des craquements lugubres parvenaient de la forêt toute entière. La petite bergère mouilla ses yeux de grosses larmes salées. Elle hoquetait en pensant à ses moutons, désormais orphelins de leur gardienne. Elle se remémorait toutes les belles choses qu'elle ne verrait plus et son chagrin s'amplifia.

C'est alors qu'un léger froissement attira son attention. Elle leva la tête, se retourna.

Devant elle, se tenait une fée, voletant de ses ailes diaphanes, provoquant un léger courant d'air embaumé d'un parfum de lilas. Elle brassait l'air frais de ses petits bras fins et d'une pâleur excessive. Elle dévisagea la jeune bergère plus stupéfaite qu'apeurée et lui proféra quelques paroles à peine audibles :

- Ne pleure pas, ma belle. Je suis la fée de la grande forêt et je suis là pour t'aider.

La bergère écarquilla ses yeux trempés et ravala à la fois sa salive et sa honte de s'être perdue. Elle était hypnotisée par la lueur qui émanait du petit être magique qui voletait autour d'elle. Elle ressemblait à l'auréole que produit un ver luisant dans la nuit d'Aout.

- Regarde l'ourlet de ta robe.

La bergère examina le fond de sa robe déjà imbibée de la rosée du soir et remarqua juste un brin d'herbe qu'elle ne connaissait pas.

- C'est un brin d'herbe à vadrouille. Quiconque en porte sur lui, vagabonde sans cesse, ne pouvant retrouver son chemin. On raconte qu'un preux chevalier n'écoutant que sa bravoure et son courage essaya de rejoindre son château vaille que vaille. Il erra pendant des jours et des lunes. On prétend même qu'il continue encore de nos jours d'arpenter les monts et les vallons à la recherche de son improbable foyer. Sûr qu'avec pareille herbe à ses basques, il ne retrouvera pas de sitôt le chemin de sa demeure.

La jeune bergère laissa deviner un léger sourire. Elle ôta le brin d'herbe. Remercia la gentille fée. Elle s'engagea dans la direction du premier chemin qu'elle avait déjà utilisé. N'ayant pas parcouru dix mètres, elle se retourna mais, à l'endroit exact où la fée lui avait prodigué son conseil, elle ne repéra que la lueur floue d'un ver luisant. Encore toute engourdie davantage de cette extraordinaire rencontre que de sa longue marche, elle se mit à dévaler la colline d'un bon pas. Elle arriva plus vite qu'elle ne le pensait aux premières lueurs du village. Elle n'était en fait qu'en lisière du bois dans lequel elle allait cueillir des bolets à l'automne.

Encore toute étonnée de son aventure, elle se souvint des paroles de la prévenante fée :

- C'est un brin d'herbe à vadrouille. Quiconque en porte sur lui, vagabonde sans cesse, ne pouvant retrouver son chemin.

(5) La Schlitte.

- La schlitte, ça vous crève un homme à la montée, ça le tue à la descente. Le père Mathieu avait prononcé cette phrase comme on assène un proverbe. Il connaissait son métier, le vieil homme. Trente cinq ans de bûcheronnage. Par tous les temps, été comme hiver, qu'il pleuve ou qu'il gèle. Levé tous les jours avant quatre heures du matin, il connaissait la forêt mieux que sa poche. Il savait que les résineux étaient moins poisseux de sève si on les coupait en lune descendante, que les fleurs de digitale écrasée dans la main soulageaient les piqûres de guêpe, que si les brumes du petit matin remontaient lentement la montagne c'était signe de mauvais temps, mais qu'en revanche, si elles stagnaient au fond de la vallée, il allait faire beau. Chaque matin, après avoir donné une brassée de foin à ses deux vaches et nourrit ses lapins de pommes de terre cuites, il partait en forêt, sa hache pendant à sa ceinture, un passe partout sur l'épaule gauche et sa mulette sur l'épaule droite comme un marin pêcheur part en mer espérant remplir les cales de son chalutier.

Ce matin là, le père Mathieu transportait un traineau fait de simple linteaux de bois, dont les deux patins étaient recourbés de telle façon que, lorsqu'on était assis sur le petit banc fait d'une mince planche, on pouvait les empoigner comme on l'aurait fait de bâtons. La schlitte sur les épaules, il gravissait lentement le sentier sinueux qui mène à la récente coupe. En toutes saisons il était vêtu de la même façon. Des courtes gueules aux pieds qu'il avait lui-même façonnées dans un morceau de cerisier pas trop tendre pour que le bois ne travaille pas trop, assez solide tout de même pour éviter qu'il ne se fende sous les pas répétés. Un pantalon de velours épais rapiécé aux genoux, soutenu par une paire de bretelles. Il ne supportait pas d'être scié en deux par une ceinture. Ça coupe la digestion disait-il et ça fait venir du mal aux boyaux. Sa chemise était taillée dans un morceau de drap tout droit sorti des fabriques de tissage de la vallée où travaillait en trois huit les trois quart de la population. Un foulard complétait l'uniforme, qu'il nouait autour du cou pendant les chaudes journées d'été afin d'éviter que la transpiration en se refroidissant lors des rares pauses ne lui occasionne des maux de gorge qui pourraient descendre sur les poumons et là, c'était une autre affaire. Les longs mois d'hiver, il en faisait le tour de son ventre au niveau du nombril pour repousser le froid mordant des petits matins. Il portait une veste noire aux manches élimées, munie de deux poches sur le devant où il rangeait son couteau et sa pipe. Enfin, un large chapeau recouvrait sa tête en toute occasion. Lorsqu'on voyait le grand-père Mathieu tête nue, c'est qu'il était à la messe. Et à l'église, il n'y allait pas souvent.

Parvenu sur le lieu de la coupe et fatigué par l'effort, il se reposa un instant sur un billot de bois fraîchement coupé. Il passa ses gros doigts rugueux sur le bois. Quelques infimes particules de sciure s'y collèrent. Il respira profondément. Il aimait cette odeur de bois récemment coupé, de mousse mêlée de résine, le parfum de la sciure. Si quelqu'un lui avait demandé s'il aimait son métier, il n'aurait pas répondu oui. Pourtant il n'aurait échangé son activité pour rien au monde. Si une personne l'avait interrogé sur la dureté de

son labeur, il aurait répondu que c'était le travail le plus éreintant au monde. Mais la fatigue physique était compensée par ces moments de contemplation, de relaxation parmi les plantes et les arbres, ces apparitions d'animaux sauvages intrigués par ces bruits incongrus provenant de la forêt. Lui ne s'en rendait pas compte, il n'aurait certainement pas su le formuler, mais ces levers du jour au-dessus d'une brume glacée, cette vie de la forêt où aucun lendemain s'est semblable à la veille, ces odeurs printanières mêlées des parfums exhalés par toutes les fleurs, ces fortes chaleurs de Juillet quand la résine fond sur les troncs, cette explosion de couleurs à l'automne, dominée d'une puissante odeur de décomposition, enfin le gel et la neige faisant crisser le moindre pas, tout cela il le savourait pleinement.

Il disposa la schlitte sur le parcours en rondins qui descendait lentement, avec parfois des portions plus raides, vers la vallée. Il avait toujours connu ce sentier de schlittage, depuis tout même. Il s'était contenté de l'entretenir, remplaçant un rondin pourri, vérifiant les coins qui les maintenaient en place. Dans le jargon d'aujourd'hui, on parlerait de sécuriser le parcours. Lui ne pensait pas directement à sa sécurité, il le faisait parce qu'on l'avait toujours fait. Par habitude. Les anciens savaient.

Il commença à charger l'engin. Les trente kilos qu'il avait hissé sur ses épaules allaient se transformer en trois tonnes qu'il devrait retenir dans dos pour ne pas se laisser submerger et finir écrasé comme un vulgaire cafard sous la semelle.

Le chargement d'un tel fardeau est primordial. Surtout ne pas laisser trop de jour entre les bûches. L'arrimage doit être compact, les plus gros morceaux bien calés à l'avant.

On charge une schlitte comme on monte un mur de pierre.

Avant-hier, les quinze sapins étaient encore debout. A l'heure où le soleil se lève, il avait jugé les lieux de la future coupe avec un œil d'expert. Dans son esprit, il voyait déjà les troncs hauts de vingt, vingt cinq mètres par terre, comme un jeu de quilles habilement effondré. Puis il faisait face au premier arbre. Mentalement, il visualisa son écroulement afin d'attaquer le cran de chute à l'endroit précis où il désirait faire tomber le géant. Puis ce fut des coups de hache répétés dans le petit matin solennel. Il économisait ses coups. Le métier est suffisamment rude pour ne pas s'éparpiller en mouvements inutiles. La lame bien affûtée atteignait sa cible au millimètre près et bien vite il pu dégager une tranche de bois comme la portion d'une meule de munster, laissant une saignée au pied du colosse, telle une bouche ouverte de stupéfaction. Il planta sa hache sur un arbre voisin et entama le sciage de l'épais tronc en déployant un passe-partout suffisamment maniable pour être utilisé par une seule personne. L'intérêt de ce genre d'outil c'est d'être à deux, chacun tirant et poussant à tour de rôle cette longue lame terminée par une poignée à chaque extrémité. Il existe une beauté du geste en toute noble chose et l'utilisation de cet outil par deux hommes qui connaissent leur affaire est un régal pour l'œil et l'oreille aussi. EN deux temps trois mouvements un bel arbre peut être à terre. Là, il était seul et le travail allait moins vite mais raisonnablement à ses yeux. La scie s'était enfoncée de toute sa largeur quand il stoppa, reprit sa hache et du plat du fer, il enfonça deux coins de métal afin de libérer un peu d'espace pour que la scie puisse continuer à accomplir ses va et vient dans un bruit de grignotement qui était comme une musique à ses oreilles. Puis vint le premier craquement suivi d'un gémissement de l'arbre. Le

grand-père s'arrêta. Attendit une poignée de secondes. Une brise légère faisait bruissier les feuilles des hêtres aux alentours mais glissait simplement dans les aiguilles du sapin comme à travers un peigne. Il s'épongea le front d'un revers de manche de chemise, cracha une nouvelle fois dans ses mains et reprit son ouvrage, attentif au moindre murmure de l'arbre. Ce ne fut pas long. Cette fois, le titan vacilla une seconde dans une plainte monumentale, il n'eut juste le temps que de retirer d'une main experte le passe-partout et reculer de deux bons mètres. Le sapin, droit comme un i majuscule, chancela puis bascula lentement d'abord et s'effondra d'un seul coup dans un fracas de fin du monde. Des feuilles volèrent tout autour. La poussière fut projetée à hauteur d'homme. Puis, lentement, comme si tous les atomes ainsi bousculés l'espace d'un instant chaotique reprenaient leur position originelle, le calme et l'équilibre revinrent. Rien n'avait changé, juste un peu plus de clarté à l'endroit où le géant était tombé.

Le grand-père Mathieu poursuivait son chargement, méticuleusement, avec la précision d'un maçon élevant un mur, la justesse et l'aplomb de tous ceux qui, du simple cantonnier au chirurgien renommé, travaillent avec leurs mains. On ne peut pas dire qu'il avait du mépris pour ceux qui n'utilisaient pas leurs pognes dans leur labeur, simplement, à ses yeux, il y avait deux catégories d'hommes sur terre : ceux qui utilisent leurs muscles dans leur métier et ceux qui utilisaient purement leur cerveau. Les uns ne pouvant jamais comprendre tout à fait les autres et inversement.

La cargaison de bois montait à hauteur de bras. Il était temps de finir de remplir avec des rondins plus fins, moins lourds à soulever et, une fois à destination, à décharger.

L'arbre à terre, le vieil homme s'était assis sur le tronc encore chaud du passage de la lame, fouillait dans ses poches. De l'une, il extrayait un vieux paquet de tabac, de l'autre sa pipe au bois poli d'avoir été tenue dans ses mains rugueuses toute sa vie. Il bourrait ainsi le four, puis saisissant le troisième accessoire, il l'allumait avec un antique Zippo. Ce rituel était devenu une habitude, comme les gens pieux se signent devant la croix, comme on se découvre devant une dame, comme on ne laisse jamais le pain posé sur son dos à table.

Il savourait la tranquillité retrouvée du sous-bois, une petite pointe de fierté venait le titiller en constatant que le tronc était tombé pile poil à l'endroit désiré et que maintenant le travail le plus important commençait. L'ébranchage. Les néophytes pensent que lorsque l'arbre est abattu, c'est fini. Ce n'est, en revanche, que le commencement. Sur cette coupe, il avait de la chance. Les dix, quinze premiers mètres étaient dénués de branches. Un tel cas de figure était l'exception, bien souvent il fallait ébrancher de la cime à la racine, dans des postures parfois périlleuses. Le grand-père possédait une technique parfaite. Un seul coup de hache bien donné suffisait à couper les branches les moins importantes. Lorsqu'il avait coupé une bonne dizaine de rameaux, il les trainait un peu à l'écart et utilisait à nouveau son briquet pour allumer un feu. Une page de journal jaunie, une poignée d'herbe sèche servait d'allume-feu. Il disposait ensuite quelques brindilles résineuses qui crépitaient sous l'assaut des timides flammes, puis pour laisser le feu respirer, il formait un tipi avec des branches plus épaisses. Lorsque le feu ronronnait comme un gros chat, il jetait au fur et à mesure les lourdes branches qui

gémissaient dans la fournaise. Le brasier devenait un compagnon qui l'accompagnait jusqu'au soir où, prudent, il recouvrait les braises d'une pelletée de terre fraîche. L'hiver, c'était un formidable radiateur. L'été il lui faisait suer tout le vin qu'il éclusait pour se désaltérer. Vers midi, il sortait quelques pommes de terre de sa besace qu'il disposait sous la cendre encore chaude à la périphérie du feu et piquait deux saucisses au bout d'un vieux tisonnier qu'il faisait dorer directement au-dessus des flammes qui léchaient la charcuterie en lui donnant une couleur cuivrée. Les gouttes de graisse, en tombant sur les braises, semblaient les revigorer.

Il les dégustait ensuite sans les ôter de leur pic en grignotant les patates bien chaudes, rôties à point. Un morceau de vieux Munster bien coulant complétait le festin. Il débouchait d'un geste sec le litre de rouge noyé tôt dans la matinée dans une flaque d'eau ou au bord d'un ruisseau. Il lampait quelques goulées et se remettait à l'œuvre.

Le chargement s'élevait au-dessus de sa tête. Il secoua le tout pour s'assurer du bon arrimage de l'ensemble. Il releva son chapeau, s'épongea le front à l'aide de son mouchoir cette fois, cracha dans ses mains et empoigna l'engin chargé au maximum. Les patins couinèrent comme le font parfois la cime des peupliers par grand vent. Enfin, la charge de bois se mit en mouvement. La pente n'était pas très abrupte au départ. La schlitte glissait lentement, le grand-père Mathieu sentait tout le poids du chargement dans son dos comme si une foule le poussait fortement. Il maîtrisait parfaitement sa trajectoire, guidant de ses bras musclés l'engin dont l'inertie commençait à se faire sentir. Il arrive un moment où l'on doit trouver cet équilibre entre, d'une part, se laisser entraîner par la masse de bois et simplement diriger l'ensemble et, d'autre part, ne jamais se laisser emporter par la vitesse du convoi. Toujours rester maître de son chargement comme le maître chien sait se faire respecter de ses molosses.

Un gros chêne, sûrement centenaire, révélait le moment où le chemin tournait à droite puis marquait une première pente plus ardue avant de traverser un replat en bordure d'une tourbière. Le grand-père arrêta le chargement au niveau du virage, fit pivoter doucement sa cargaison, inspira profondément, et d'un coup de rein, mit le tout à nouveau en mouvement. Très vite il prit de la vitesse, peut-être plus que d'habitude, mais il n'y fit pas attention, il avait certainement forcé sur le chargement, mais cela lui éviterait une descente supplémentaire en chargeant autant la prochaine fois. Ses jambes couraient maintenant sur le chemin de rondins. La schlitte gémissait, craquait, émettait toutes sortes de cris dus aux frottements. A peine arrivé au bas du raidillon, le grand-père se releva et se mit à courir entraînant le chargement sur sa lancée. Si par malheur, la schlitte stoppait ici, sans plus aucune pente, il ne pourrait plus repartir.

A l'extrémité du replat, il s'arrêta de nouveau, épuisé par l'effort qu'il venait de fournir et se dit, un peu tard, qu'il n'aurait pas dû charger autant. Bah, il en avait vu d'autres! Il oubliait simplement qu'il n'était plus de la toute première jeunesse, le grand-père Mathieu.

Il relança son fardeau dans la pente, plus raide cette fois et régulière jusqu'au bas où un chemin débonnaire conduisait tranquillement jusqu'à la ferme.

Tout se passa bien au début. Puis, il prit de la vitesse. Ses jambes tricotaient maintenant sur les traverses. Ce qu'il ignorait, c'est que le Diable s'était invité à la fête. La créature maléfique n'aime pas l'ordre et n'a que faire de mettre la

pagaille partout où il peut. Vous pouvez passer des semaines entières sans vous salir d'une seule poussière, et c'est en habits du Dimanche qu'une tache bien voyante se déposera sur le col de votre chemise immaculée. Le vent, d'ordinaire placide, se lèvera en bourrasque le matin où le linge fraîchement lavé pend sur le fil tendu entre les deux pommiers, envoyant la blancheur des draps sur le tas de fumier, pourtant dissimulé derrière la grange. La source ne se tarit que lorsque les réserves d'eau sont à sec, la pluie se met à tomber sans raison lorsque les prés viennent d'être fauchés, le gel anéantit début Juillet (on n'a jamais vu ça!) une récolte prometteuse. Le feu de la cuisinière ne prend pas les jours de soupe, les souris se jouent du gros chat et une vitre se brisera toujours au milieu de l'hiver quand le thermomètre annonce fièrement les moins quinze.

Derrière tout cela règne l'esprit démoniaque. Il ne peut s'empêcher de provoquer le chaos. Il faut que tout aille de travers, c'est son grand plaisir. Le Diable avait déjà remarqué le grand-père Mathieu et s'était dit qu'il allait s'en occuper un jour ou l'autre.

Une ferme toujours bien tenue bien que le vieil homme soit veuf depuis bientôt deux saisons. Pas la moindre poussière sur les meubles, le linge parfaitement plié dans la grande armoire, les chemises bien repassées, une marmite sur le feu du fourneau d'où un succulent fumet s'échappait et emplissait la pièce d'une odeur redonnant illico l'appétit à un convive sortant d'un majestueux festin. Le potager un modèle de jardinier, aucune mauvaise herbe ne résistait, les poireaux, salades, haricots et patates s'y trouvant si bien à leur aise qu'ils croissaient et gonflaient magnifiquement. Et cette coupe de bois. Indigne des plus tendres démons. Les arbres abattus au millimètre, dépecés avec une économie de moyens, les branches brûlées et non laissées en désordre. Le vieil homme récupérait même les crans de chute qu'il jetait sur le dessus de son chargement. Son chargement, parlons-en! Un modèle de construction. Bien compact, impossible à mettre par terre. Et cette décontraction dans le maniement de la schlitte.

C'en était trop. Le Diable ne pouvait tolérer un tel agencement, une si parfaite organisation. C'était le plus ignoble des affronts qu'on pouvait lui faire. Il fallait réagir. Il appela les petits démons de la forêt. Tous répondirent présent tant le Diable était connu pour ses légendaires colères. Il valait mieux ne pas le contrarier. Il leur désigna le chargement qui dévalait la colline sur un chemin de rondins de bois, retenu par un homme d'expérience. Il fallait lui donner une bonne leçon.

Tous les petits diabolotins s'assirent alors sur les bûches, alourdissant ainsi considérablement le poids du fardeau. Les créatures maléfiques se poussaient du coude car il n'y avait pas de place pour tout le monde. Ca chahutait tant et plus, faisant balloter le chargement. Ca s'amusait grandement tandis que le grand-père Mathieu n'avait pas la moindre envie de rire. Le convoi prenait de plus en plus de vitesse, il ne maîtrisait déjà plus la schlitte, ses jambes couraient sur les rondins rendus glissants par la rosée qui était étonnamment tombée bien tôt ce jour là. Il voyait défiler le paysage autour de lui. Les arbres filaient devant lui dans un flou artistique, les rondins du chemin se déroulaient sous ses pieds comme les traverses du chemin de fer lorsque, penché sur la rambarde de l'omnibus, on les regardait s'égrener. Le pré qui s'étendait au-dessus de la ferme était en vue. S'il pouvait tenir cette cadence jusque là, il était sauvé. Il ne suffirait que, d'un bon coup d'épaule, dévier le bolide pour terminer sa course dans l'herbe fraîchement coupée. Au pire, il

pensait pouvoir sauter de côté afin d'éviter d'être englouti sous les tonnes de bûches qui ne manqueraient pas de l'assommer vite fait bien fait. Mais il accélérât toujours. Les méchants lutins faisaient un tapage de tous les diables sur le chargement, la rosée rendait le chemin glissant comme une patinoire. Allait-il tenir? Plus que deux cent mètres, peut-être moins, puis ce serait l'herbe qui amortirait l'inévitable chute. Il avait désormais relevé ses pieds, se laissant emporter de tout le poids du fret, comme les gosses qui dévalaient, l'hiver venu, le pré enneigé sur leurs petites luges en éclatant de cris perçants et de rires joyeux. Encore une bonne centaine de mètres et puis la délivrance. Voyant son plan contrarié par une chance de cocu, le Diable en personne s'assit sur le convoi, appuyant de toute sa mauvaise foi. Le chargement chancela, manquant d'emporter le vieil homme dans une tombe de bûches d'un mètre de long. La sueur qui coulait de son front, dans son cou, le long de sa colonne vertébrale, ne provenait plus de l'effort mais bien de la peur. D'une peur vitale, de celles que l'on ressent rarement dans une vie. Une fois ou deux peut-être, avant qu'il ne soit trop tard. La peur du condamné à mort juste avant l'exécution, du marin pris dans la tempête, du soldat partant au combat en première ligne.

Il ne restait que soixante mètres. Une broutille. Trois ou quatre enjambées pour un champion. Il fallait tenir. La schlitte dévalait la pente comme une chute de pierres. Rien ne pourrait l'arrêter, pas même Dieu. Alors, le père Mathieu, qui n'entraît qu'une fois l'an dans l'église, n'assistait qu'à la messe de minuit, vivait en mauvais chrétien, le père Mathieu, mécréant parmi les mécréants, son âme certainement perdue à tout jamais, le père Mathieu pria. Il ne restait pas trente mètres.

(6) Naissance de la race vosgienne.

C'était un temps d'avant. De bien avant que villes et villages ne soient fondés. Il n'y avait même aucune trace de l'homme sur cette terre vierge. Juste quelques animaux qui n'avaient pas conscience de la chance de ne partager le monde qu'entre eux-mêmes.

Il y avait toute sortes d'espèces, de celles-là même qui ont disparu aujourd'hui. Dans ces jeunes montagnes Vosgiennes qui avaient encore l'allure des chaînes himalayennes, paissaient de nombreux troupeaux bovins. Toutes les races étaient représentées sur les contreforts des hautes cimes, broutant une herbe tendre et généreuse, bien grasse et au parfum savoureux. Chaque génisse avait son tempérament.

Les normandes étaient gloutonnes et passaient le reste de l'après midi nonchalamment étendues sur l'épaisse pelouse. Les Limousines se miraient dans les mares, admirant leur robe brune rougeâtre. Coquettes, elles étaient des mères irremplaçables pour leur petits veaux. La Gasconne était dure au mal, robuste et, ma foi, assez grossière lors des repas. Qui n'a jamais vu une Gasconne roter et péter me lance la première pierre! L'Aubrac ne pensait qu'à se maquiller les yeux et possédait un caractère plutôt taciturne. L'Abondance offrait un lait copieux et crémeux. La Montbéliarde, négligée, arborait toujours des taches sur sa robe. La Charolaise, en revanche, tenait toujours à une blancheur éclatante. La Blonde d'Aquitaine était vraiment la bonne copine, d'humeur toujours égale et assez simple dans ses goûts. Il y avait aussi la Salers, qu'il ne fallait surtout pas chercher sinon on la trouvait. Belliqueuse, toujours prête à combattre celles qui lui manquaient de respect, peut-être même légèrement paranoïaque, allez savoir!

Enfin, bien souvent à l'écart du troupeau se tenait un groupe de vaches qu'aucun signe ne différenciait des autres. Leurs cornes étaient banales, elles n'étaient pas si musclées que ça, courtes sur pattes, leurs qualités se fondaient dans une platitude décourageante. Il était difficile de les remarquer tant leur robes étaient si peu originale : elle était uniformément noire. A-t-on déjà vu une vache toute noire? C'était la risée du troupeau, de vrais boucs émissaires, ce qui, vous en conviendrez, est un comble pour une vache! Moquées, méprisées, rejetées par leurs semblables, elles se tenaient à la périphérie du bétail, si bien que des idées de vagabondage leur vinrent assez rapidement. On voyait les vaches partir au petit matin alors que l'ensemble du cheptel languissait sous les pommiers ou somnolait étendues sur l'herbe trop humide pour être broutée. L'esprit indépendant qu'elles cultivaient s'affermissait de jour en jour, lune après lune. Solitaires, elles flânaient toute la journée et on voyait leur silhouette débonnaire et sans caractère revenir inmanquablement vers ses congénères en fin d'après midi.

Un jour, le groupe s'aventura au-delà de la forêt où le reste du troupeau ne pointait même jamais le bout de son mufle. Ce fut une révélation. Oui, il y avait bien un monde au-delà de la lisière de la forêt. Ce qu'elles virent les

enchanta au-delà de toute limite. Des pâturages vierges, des chaumes aux herbes ballottées par un vent inconnu, puis... Mais il fallait davantage lever la tête et elles se promirent de revenir le lendemain, tout en retournant benoîtement vers la vallée.

Hardies et curieuses, elles reprirent leur chemin dès l'aube. N'étant point distraites comme peuvent l'être les vaches ordinaires, elles avancèrent rapidement jusqu'au point atteint la veille. L'herbe était meilleure, plus tendre et aux relents parfumés mais surtout, le pâturage était idéal parce que les autres ne pouvaient le brouter. Ce fabuleux garde-manger leur était réservé à elles seules. Un parfum de privilège flottait dans leur esprit. Elles progressèrent encore et encore. Ces landes battues par les vents, ces chaumes dépouillés, ces alpages déserts et sauvages avaient quelque chose d'inédit, de terriblement enivrant pour le morne quotidien qui était le leur. Elles s'égaillèrent toute la journée, remplissant leurs poumons de vache d'un air pur et tonique. Le lendemain, elles quittèrent à nouveau les étages inférieurs pour retourner dans cet inattendu paradis. Elles arpentèrent, sillonnèrent, flânèrent et ne virent pas le soir venir. Pourquoi redescendre si c'est pour devoir remonter demain? Ainsi naquit l'idée de vivre sur ces pâturages. Mais la curiosité pousse toujours les êtres audacieux à aller plus loin, plus haut. Au-delà des chaumes aux herbes sèches, s'élevait un pierrier suivi d'un univers minéral et de quelques taches blanches juste un peu délavées. Les vaches n'avaient jamais vu la neige et elles furent toutes ébahies de fouler de leur sabots cet amas pâteux et bien frais. Ici, on respirait mieux, l'air était plus vif, le soleil plus éclatant, l'herbe plus rare mais davantage savoureuse. Tant de nouveautés les grisèrent.

Un matin, elles grimpèrent et escaladèrent les rochers qui verrouillaient le sommet, semblant accéder aux cieux. Elles pensèrent pouvoir gravir les nuages mais ne purent que difficilement franchir un col escarpé donnant sur une succession ininterrompue de sommets enneigés, de combes et de pierriers à perte de vue.

Ainsi passèrent les jours, puis les lunes. Un matin, elles s'éveillèrent blanches comme des charollaises. Elles prirent peur car, après tout, ce n'étaient que des vaches. Dans leur affolement, elles s'ébrouèrent comme des chiens tout juste sortis de l'eau et la fine pellicule de neige disparut aussitôt, laissant ressortir davantage leur robe ébène. A mesure que les jours passaient, la couche de neige nocturne augmentait, la température de la journée baissait. Bientôt la neige recouvrit définitivement l'herbe rare. Le froid s'intensifia. Chaque matin, la neige gelait sur leur dos. Lentement, jour après jour, ce paradis se transformait en enfer. Un enfer de glace et de gel. Le vent vif de l'été avait forcé : maintenant ce n'étaient que bourrasques soufflant dans toutes les directions, s'insinuant dans chaque espace, même jusque dans leur narines et leurs oreilles. L'air si pur jusque là, devenait une prison glacée. A chaque respiration, il leur semblait qu'un chalumeau brûlait leurs poumons.

Elles renoncèrent à ce paradis perdu et, un jour plus glacial que les précédents, elles décidèrent de redescendre dans la vallée, retrouver leurs camarades, plus sages et certainement moins téméraires. Elles franchirent la forêt et débouchèrent sur les prés encore verts en contrebas. L'ambiance était douce et le sol d'une mollesse qu'elles avaient fini par oublier. Le troupeau entier les regarda apparaître dans un grand étonnement, comme seules savent l'exprimer des vaches hébétées.

Alors, elles se regardèrent les unes les autres et constatèrent que leur terne

robe noire avait été saupoudrée d'une cape blanche sur le dos, laissant seuls leurs flancs sombres.

Elles avaient tellement subi d'averses de neige puis transies par le gel que la blancheur s'était fixée, cristallisée sur leur cuir comme un tatouage.

Depuis, la race Vosgienne, intrépide et curieuse, a gardé ces marques de témérité : elles ont toutes le dos et une partie supérieur des flancs recouverts de la blancheur nivéale.

(7) Celui qui voulait parler aux animaux.

C'était une nuit étoilée de début d'été. L'odeur de l'herbe fraîchement coupée se mêlait aux effluves plus subtiles du foin séché. Pas de lune dans le ciel. Juste quelques milliards de points lumineux scintillant dans la fraîcheur nocturne. Les sapins tendaient leurs multiples bras de chaque côté de la saignée formée par la route menant au col. Une chouette, éblouie par le faisceau des phares de l'automobile, poussa un ululement que l'homme n'entendit pas, pas plus qu'il ne voyait les arbres défiler autour de lui, pas davantage qu'il n'admirait la voie lactée au travers d'un ciel pur. Il ne voyait que des chiffres. Celui du compteur de son coupé sport. Celui de son compte en banque. Et puis ceux du cours des actions dont il s'occupait. Ceux qu'affichait sa montre, car l'homme était toujours pressé comme s'il était éternellement en correspondance entre deux trains. Il courait, courait après le temps, après l'argent. Et bien évidemment, ne les rattrapait jamais.

Pas de place pour la contemplation dans sa vie. Sa vie. Il ne la vivait pas, il la traversait. Baigné du confort le plus élaboré, il n'en jouissait jamais totalement. Il ne connaissait que les grands hôtels, les restaurants trois étoiles, ses maitresses étaient des tops modèles. Un luxe qui allait de soi. Pas de place pour la compassion. Personne ne se souciait de lui, il n'allait pas s'intéresser aux autres. Il alignait des chiffres à longueur de journée. Achetait, vendait. Il connaissait les marchés par cœur. Il avait New York et Tokyo tous les jours au téléphone. Il ne prenait pas de vacances. L'économie mondiale partait-elle en vacances? Tout au plus, il se rendait dans les montagnes proches pour courir. L'homme ne savait pas marcher. Pour parcourir un kilomètre, il utilisait son bolide, et lorsqu'il chaussait sa paire de baskets, c'était encore pour courir, fendre l'air, remplir ses poumons trop comprimés par l'atmosphère viciée de la ville, faire jouer ses muscles atrophiés de rester assis toute la journée devant plusieurs écrans, téléphones ou fax. Il courait dans la forêt mais ça aurait pu être n'importe où puisqu'il ne voyait rien, ne regardant que sa montre qui, en mode chronomètre, lui permettait de battre ses propres records.

L'engin ronronnait sur la route ensommeillée, déchirant la nuit noire du pinceau de ses phares. L'homme portait une paire de gants en cuir brun et tapotait de ses doigts sur le volant tout en sifflotant l'air que diffusait son installation stéréophonique. Il fendait ainsi l'immense étendue d'arbres sans communiquer avec elle, comme un Boeing survole des pays entiers sans y prêter la moindre attention.

Il y eut un choc.

L'homme stoppa immédiatement son véhicule dans un crissement de bête qu'on égorge. Le silence enveloppa aussitôt l'atmosphère, seuls quelques soupirs s'échappaient du capot, dus aux pièces de métal du moteur qui déjà se

refroidissait. L'homme resta assis à son volant quelques secondes, contrarié. Il descendit en s'inquiétant du dommage causé à la carrosserie de son automobile sans chercher à savoir dans un premier temps ce qui avait provoqué le choc. Il fit le tour de ce qu'il considérait comme le prolongement logique de son être, de ses jambes : quatre roues motrices, deux cents cinquante chevaux de puissance contenue dans les cylindres impeccables du moteur, un habitacle confortable qui, sans y penser réellement, le protégerait en cas d'accident. De quoi filer sur toutes les routes du monde si l'on exceptait les arrêts obligés dans les stations service.

Il examinait minutieusement la calandre. Les phares bleutés lui renvoyaient une lumière spectrale qu'aucun clair de lune ne pourrait atteindre.

Une plainte le détourna de son inspection. Il s'avança. Là, à quelques pas devant lui gisait une forme incertaine, baignée de la lumière bleutée. L'animal avait été projeté sous l'impact et se tordait sur le bitume. L'homme s'accroupit devant une fourrure tirant sur le roux avec des reflets argentés, mais c'était peut-être la lumière irréaliste qui lui donnait cet aspect. L'animal tourna la tête vers l'unique responsable de toute la scène.

Une forêt majestueuse. Une route de montagne serpentant parmi les cimes vertes donnant une impression de bleu lorsqu'on les observait de loin. Une voiture du prochain millésime éclairant les lieux comme un vaisseau spatial garé au bord de la route. Un homme baissé sur la chaussée. Et un renard qui déjà voyait défilier les quelques mois de sa trop courte vie. Il n'aurait pas connu l'hiver qu'on dit long et rude.

L'animal regardait fixement l'homme. Celui-ci était hypnotisé par les yeux du renard. Il semblait lui parler, lui dire sans mots ses dernières pensées. Il n'y avait plus de peur dans les yeux du petit mammifère. Il savait qu'il allait mourir. Ce n'était qu'une question de minutes, peut-être vivait-il ses dernières secondes. A ce stade, nul humain ne pourrait plus lui faire de mal. Il ne craignait rien. Il était apaisé, tranquilisé.

Il n'y avait également aucune amertume dans ses pupilles. Comme si tout cela devait se terminer ainsi. C'était écrit dans le grand livre de mère nature. Résignation animale.

Il n'y avait aussi nul soupçon de rancune, pas une once de ressentiment envers son meurtrier par accident comme si l'animal avait compris qu'il n'y avait pas de responsable déclaré. Ou plutôt si, un seul fautif qu'on appelle le hasard et qu'on ne peut saisir ni trainer en justice. Le hasard est libre comme l'air, il frappe là où ça lui chante, aléatoirement, dans le bon comme dans le mauvais, pour la vie ou pour la mort.

Nulle rancœur dans le regard du renard. Il regardait l'homme droit dans les yeux comme jamais un animal de sa condition ne pourrait le faire. L'instinct de fuite devant le plus grand prédateur au monde avait disparu. La frayeur de l'odeur humaine l'avait quitté au seuil du trépas. Il semblait calme, comme s'il dégustait une récompense grandement méritée. L'homme ne pouvait détacher son regard de celui de la bête alors qu'il lui était impossible de soutenir le regard implorant du sdf croisé dans la rue, affalé sur le trottoir parmi ses cartons et dans sa crasse. Il était mal à l'aise devant un lit d'hôpital où quelqu'un luttait contre la maladie. Il était gêné devant l'innocence et la naïveté d'un enfant lui posant une question à laquelle il n'avait pas de réponse alors qu'il n'avait pas son pareil pour analyser le marché, y déceler les moindres indications, lire entre les cours de la bourse comme une cartomancienne voit dans sa boule de cristal.

Et dans les yeux de ce renard dont il avait brisé la vie, il y avait tous ces regards. Comme une prière que l'on adresse à son bourreau, pas pour soi-même mais bien pour le salut de son âme à lui.

Sans en avoir la moindre conscience, ce regard le bouleversa. Les yeux du renard se fermèrent. Sa fourrure se souleva une dernière fois, un ultime soupir s'échappa de sa gueule et ses pattes arrières furent l'objet d'un long tressaillement. Puis ce fut fini.

L'homme resta accroupi quelques minutes. Dans son cerveau, c'était le grand ménage. Il faut imaginer un grand déménagement ou plutôt une fuite. Un ministre impliqué dans de sombres affaires, un trafiquant de marchandises douteuses, un gangster de haut vol, sur le point d'être arrêtés par la police. On évacue, on détruit le plus rapidement possible les papiers compromettant, les sachets de poudre illégaux, le butin fraîchement dérobé et tout cela dans une économie de gestes, comme si chaque seconde était comptée. Comme dans un film en accéléré. On nettoie le préjudiciable, on range, on ordonne. Tout cela s'agençait dans le cerveau de l'homme et lui demandait une telle énergie qu'il était incapable de se relever, ses muscles ne répondant plus, le regard toujours fixé sur l'animal mort, une simple dépouille qui ne tarderait pas à avoir la visite des insectes nécrophages. Au petit matin, peut-être avant. Non, la nuit était suffisamment fraîche.

L'homme émerge enfin de sa léthargie qui ne devait rien à la fraîcheur nocturne. Ses genoux émettent un craquement osseux lorsqu'il se déplie. Il est sonné tel un boxeur sortant du ring. Une lueur s'est allumée au fin fond de sa conscience, réchauffant un cœur plus dur que du diamant. Il n'est plus tout à fait une machine à compter et à accumuler de l'argent, toutefois pas encore un homme responsable de ses actes. C'est un automate qui se dirige vers le coffre du coupé dont le capot, encore chaud, laisse s'épanouir des volutes de fumée, vapeurs mécaniques s'élevant dans l'air pur de la nuit. Le hayon se relève dans un gémissement presque animal. L'homme inspecte le réceptacle résolument vide, désespérément désert. La chaleur humaine peut se lire aisément dans le désordre d'une pièce à vivre, l'encombrement d'un couloir, d'un vestibule et, plus sûrement, par l'embarras hétéroclite d'un coffre de voiture. Ici, rien ne traîne. Pas même un journal, une revue, un quelconque relief d'une existence vécue. Le coupé sport pourrait très bien sortir du garage, acheté la veille ou, plus sûrement, n'être qu'un objet de location. L'homme ne faisait que louer sa vie. Ce constat d'une vie policée, raffinée, sophistiquée laisse l'homme dans un état de questionnement sans comparaison. Qu'a-t-il fait de sa vie? Qu'a-t-il proposé aux autres. Qu'en attend-il? Tout cela a-t-il un sens?

D'un geste las, il referme le coffre qui tombe dans un bruit mat, comme une porte de prison qu'on clos, une prison luxueuse, capitonnée, confortable, des murs en coton qui isole du dehors.

Il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait. Dans sa vie égoïste, nulle place pour les objets qui tendent à rendre service, qui vont vers les autres. Alors il arpente lentement le bas-côté de la route désolée à la recherche d'un outil primaire et dans sa tête germe l'idée que des milliers d'années auparavant, un homme peut-être plus semblable à lui-même qu'il ne veut se l'avouer, un homme était à la recherche du même outil. Quelque chose de tranchant. Pour creuser la terre. Enfouir.

Tous ses gestes sont exécutés au ralenti, comme si l'intense activité cérébrale empêchait ses muscles de fonctionner à plein régime. Il creuse au pied d'un arbre dont il ne connaît pas le nom un trou et les odeurs d'humus viennent

flatter son nez. Jamais encore il n'avait reniflé une telle profusion d'odeurs. Il ne sent pas simplement la terre fraîchement retournée, mais l'humus en décomposition et, au-delà, toutes les matières organiques qui le compose, les feuilles mortes, les pousses avortées, quelque chose d'animal aussi, le cadavre d'un oiseau mort, une senteur de champignon. Toutes ces fragrances se mêlent en gardant leur identité propre comme une foule compacte dont on ne discerne les individualités qu'en s'approchant au plus près.

Une douleur irradie son dos. Des muscles trop longtemps restés en jachère, des tendons jamais sollicités, se réveillent dans une souffrance de purgatoire. Il sait à cet instant que sa vie n'est pas la vie, qu'il s'est engagé sur le mauvais chemin. Il retourne chercher la dépouille encore chaude de l'animal qu'il empoigne à pleines mains. Impensable. Lui qui ne mange les fruits qu'avec un couteau et une fourchette, qui protège le moindre centimètre carré de sa peau contre les agressions extérieures, se tartinant d'écran total au moindre rayon de soleil, se protégeant les voies respiratoires par un masque de fin tissu les jours de pollution, lui qui ne supporte ni la boue ni la poussière.

Il sent les muscles de la bête rouler sous ses doigts, peut palper ses entrailles. Puis il dépose délicatement le corps de l'animal dans le trou sombre. Il reste un instant qui s'éternise. Un recueillement. Même pas une prière. Une communion. Il a compris. Rebouche le trou, ensevelissant la fourrure rousse. Il doit abandonner sa vie tout comme l'animal a quitté cette existence pour un autre monde. Il ne remonte pas dans sa voiture. Tous les objets de son ancienne vie lui sont devenus étrangers. Il marche droit dans la forêt, son nouveau domicile.

Les premiers jours furent éprouvants. Il maigrit. Ses traits se creusèrent. S'il n'avait plus sa place dans le monde d'où il venait, il n'avait pas encore gagné la sienne dans cette nouvelle existence. La forêt lui faisait passer un examen d'entrée. On ne s'improvise pas homme des bois en claquant des doigts ou par un simple clic de souris. Il y eut des moments de découragement. Beaucoup. Lorsqu'il était sur le point de renoncer, le regard du renard venait le soutenir, lui souffler des paroles d'encouragement. En quelques semaines, il s'était fondu dans les entrelacs de la forêt, son nouveau monde. Bientôt, la légende se répandit partout dans la vallée : un homme vivait seul dans les bois, comme un animal. Personne ne l'avait vu, à peine entraperçu par des cueilleurs de champignons, juste deviné par quelques randonneurs égarés. Un mouvement dans les branches, un fourré qui tressaille, des bruits incongrus, mais pas de présence visible.

Redevenu animal, l'homme s'était débarrassé de son enveloppe. Il s'était mis à nu, au propre comme au figuré. Puis, il s'était vêtu de feuilles reliées entre elles avant de se confectionner un habit en peau de lièvre. Son odeur humaine l'avait quitté. Il puait. Mais ce qui repousse les autres humains, le faisait accepter par la faune de la forêt. Bientôt, les habitants animaliers renoncèrent à leur crainte ancestrale de l'homme, car ce n'était plus un homme. On parla de lui comme du Tarzan de la forêt. Il y eut des articles dans les journaux, on émit toutes sortes d'hypothèses. Toutes ces digressions sur son compte l'auraient laissé indifférent s'il en avait eu connaissance. Il ne s'occupait plus du monde humain mais constatait, comme un animal pris au piège, que la société de ses semblables ne laissait jamais tranquille cet océan de verdure, pourtant l'une des zones les plus sauvages du pays. Il fallait se méfier des chasseurs l'automne venu, des braconniers toute l'année, des forestiers qui

irritaient maintenant ses oreilles par leurs bruits de moteurs. Il avait acquis l'instinct animal qui les pousse à fuir devant l'homme. Seul vestige de son passé d'humain, il domestiquait toujours le feu. Il n'était pas encore revenu au temps préhistorique de la viande crue. D'ailleurs, il se nourrissait rarement de viande, excepté quelques larves, insectes, fourmis rouges, très épicées et donnant une sensation de chatouillis dans la bouche. Son palais avait changé, il ne rechignait plus aux plats forts en goût. Il passait ses nuits roulé en boule au pied d'un gros chêne ou tapi dans un fourré, plus rarement en équilibre au creux de branches entremêlées à la cime d'un pin.

Les mois et les années passèrent. Désormais, il approchait les biches et les cerfs jusqu'à pouvoir les caresser. Parfois, au cœur de l'hiver rude, il dormait blotti contre la chaleur d'un sanglier. Les écureuils mangeaient dans sa main. L'univers animal n'avait plus à craindre de lui, il était de leur monde dorénavant.

S'il n'effrayait plus les animaux à son approche, son but allait au-delà d'une simple acceptation, d'une entente, il désirait une complicité plus profonde. Son regret était de n'avoir pas pu, pas su comprendre ce que le renard avait voulu lui dire au seuil de la mort. Il souhaitait communiquer avec les hôtes de la forêt, se confondre avec eux, afin de mieux les comprendre. Dans la vallée, l'homme des bois, le fou de la forêt était surnommé « celui qui parlait aux animaux » .

Une collaboration s'était installée entre espèces. Il épouillait les fourrures en échange d'un peu de chaleur, d'un repas partagé. Les mammifères chassaient pour lui. Il avait abandonné le feu. Il vivait en animal, enfin accepté comme tel par la faune forestière. Il partageait leurs habitudes. En effet, il leur parlait. Pas avec des mots, le langage spécifiquement humain permettant de masquer ses émotions, ses intentions, de les travestir, les pervertir. Il émettait des grognements, des bruits de langue, expirant d'une certaine façon l'air contenu dans ses poumons. Son visage reflétait également ses impressions. Le mensonge n'existait plus. Plus aucune ambiguïté dans son comportement.

Il se prit de passion pour les oiseaux. On le voyait perché à la cime des plus grands résineux, contempler le vol limpide des rapaces, tendant les bras où corbeaux et pies venaient se poser. Il parlait le langage de la forêt, sachant imiter chaque cri, chaque plainte, le moindre murmure de toutes les espèces. Il observait l'apprentissage du vol par les oisillons sortant du nid.

Cela le fascinait. Après avoir assimilé les coutumes des mammifères, des rongeurs, des cervidés, s'être intégré dans un milieu sauvage et sans concession, il voulait voler.

Il passait dorénavant ses journées perché à la cime des plus hauts arbres, épiait le majestueux vol des rapaces, jouant avec le vent et les courants, se laissant porter tout en maîtrisant avec grâce le souffle de l'air. Les pirouettes aériennes des hirondelles le ravissaient, le vol maladroit du geai l'émouvait, les prouesses célestes de la buse l'enivraient. Cela devint une obsession. Ses compagnons terrestres le regardaient sans comprendre. Ce personnage était venu du monde bruyant, tumultueux et dangereux des humains. Peu à peu, il avait quitté leur odeur, leurs coutumes meurtrières, leur prétendue supériorité, et s'était comporté comme un des leurs. Ils l'avaient alors accepté tout en gardant un soupçon de méfiance instinctive que lui n'avait pu deviner. A présent, il leur échappait. Les animaux de la forêt à l'esprit de synthèse limité, dont l'intuition remplaçait la cognition et dont les sens se substituaient

à l'intelligence, perçurent que l'homme ne trouvait pas sa place dans ce nouvel univers. Quittant son monde trépidant, il n'avait pas su atteindre la sérénité auprès d'eux, sur la terre ferme. Il lui fallait expérimenter à nouveau. Ne trouvant sa place nulle part, l'esprit de l'homme errait sans trouver la tranquillité d'une vie simple. Peut-être était-ce cela l'âme humaine? Ne jamais se satisfaire de son sort. Vouloir toujours aller au-delà. Les animaux ne comprirent pas davantage sa passion pour les oiseaux qu'ils n'avaient saisi son désir de vivre parmi eux.

Un beau matin, l'homme vit les deux corbeaux posés sur son bras droit décoller et s'envoler au dessus du faite des arbres. L'envie était trop tentante. Il s'élança à leur suite, déployant ses bras dans un vol éternel.

(8) Légende des feux follets.

L'homme a toujours été fasciné et attiré par le feu, alors que les animaux, certainement moins stupides, l'ont toujours fui. Il aime sa lumière et sa chaleur. Il les recherche jusqu'à l'explosion. Il ne rêve que de domestiquer cette flamme, qu'elle provienne d'une modeste bougie ou de l'impétueuse foudre. Il en fabrique des armes. Il est en perpétuelle admiration devant toutes ses facettes. La nuit, il remplace le puissant soleil par autant d'étoiles brillant au sein des villes de mille feux, n'étant cependant que le pâle reflet de la clarté céleste.

Les aurores boréales l'ensorcellent, les jeux de lumières l'enchantent. Les feux d'artifices concluent les plus belles fêtes.

Gaspard n'était pas différent du commun des mortels.

Il habitait une large ferme trapue sur les hauteurs du fond de la vallée. Une de ces fermes typiquement Vosgienne, avec sa porte arrondie s'ouvrant sur l'ancienne écurie, un grand bassin où coulait une eau claire et glacée même pendant les mois les plus chauds de l'été. Le toit semblait posé par terre, à peine pentu. Une rangée de minuscules fenêtres ne laissaient entrer qu'un mince filet de lumière dans des petites chambres fraîches. Seule la pièce à vivre, simplement meublée d'une table, d'un vaisselier et d'un fourneau brûlant, procurait une chaleur accablante même au cœur de l'hiver le plus glacial.

Il y avait un petit jardin en contrebas où Gaspard cultivait ses repas quotidiens.

Ce n'était pas un mauvais bougre. Toujours le cœur sur la main, prêt à rendre service. Il était employé aux services municipaux au titre de technicien de l'environnement. Titre pompeux pour expliquer qu'il était le cantonnier de la commune.

Il aurait pu traverser ainsi une vie bien agréable, toute modeste qu'elle fut. Le bonheur ne repose pas uniquement dans les grands salons aux tapis épais et aux murs couverts de tableaux. Seulement, Gaspard, comme le commun des mortels, avait la passion du feu. Il n'y avait pas de cheminée à la ferme. Les anciens, dont le bon sens n'est plus à vanter, craignaient surement l'incendie. Parfois il lui arrivait d'ouvrir la petite porte en fonte du fourneau pour voir les bûches s'embraser. Quand il nettoyait les abords de la route communale, il restait pétrifié pendant des heures devant le feu de broussailles qui crépitait ardemment et envoyait tant et tant de flammèches dans les airs.

Les nuits d'orage, il le levait. Assis sur le banc de pierre posé devant la façade de la ferme, il contemplait le spectacle des cieux foudroyant la terre dans un vacarme à faire réveiller les morts.

Un Dimanche qu'il se promenait dans la forêt sans suivre obligatoirement les sentiers et les chemins tout tracés, il remarqua à la nuit tombée une lueur étrange dans les herbes sèches d'Octobre.

On trouve dans les clairières qui ponctuent l'épaisse forêt Vosgienne des landes d'herbes folles, ramassées en touffes, les pieds dans l'eau, du moins une

humidité poisseuse et mouvante. Ces sont les tourbières. La végétation y est en décomposition, formant un humus riche en minéraux et d'où s'échappent des gaz provoqués par son pourrissement. Parfois ces émanations de méthane s'enflamment. Des lueurs féériques surgissent alors au milieu de la lande. Tout cela, la science l'explique fort simplement. Gaspard ne connaissait rien d'autre à la science que l'eau qui bout à quatre vingt dix degrés et gèle en-dessous de zéro et encore, il ne se doutait pas qu'au sommet des montagnes l'ébullition commençait dix degrés plus tièdes et qu'une étendue suffisamment calme ne gèlera pas à moins dix.

En revanche, il était pétri de légendes populaires, de ces contes fantastiques qu'on raconte aux enfants pour leur faire peur, afin qu'ils ne se précipitent pas au devant des pires dangers.

Pourquoi cette vieille légende des feux follets lui revint en mémoire au moment où il aperçut ces étranges lueurs qui tremblaient dans les herbes folles?

L'histoire était celle d'un mendiant que tous rejetaient. Il vivait solitaire au fond des bois, dormant dans le creux des arbres morts, se nourrissant de baies et d'oiseaux braconnés, un moins que rien, un paria. Ce misérable vint à rencontrer une de ces lueurs féériques un soir à la tombée de la nuit. Il n'eut pas peur, s'avança, se pencha sur la flamme sans combustible et la prit dans ses mains. Elle ne brûlait pas ses doigts. Il ressentait juste une douce chaleur dans ses membres tordus par les nombreux rhumatismes qu'éprouvent ceux qui vivent dehors. Cette chaleur s'empara de lui tout entier. Réchauffa son cœur solitaire, calma ses angoisses, ses peurs, raviva ses muscles trop tôt vieillis. Et lui porta chance. Il trouva par on ne sait quel hasard un billet de loterie gagnant. Il s'habilla chez le meilleur tailleur de la préfecture, puis s'en alla dans la grande ville, celle dont les lueurs ne s'éteignent jamais. Quand il revint, on le nomma l'Etranger. Personne ne le reconnut à part quelques animaux de la forêt mais ceux-ci ne peuvent causer au bistrot du coin. Tout le monde sait bien que les renards et les corneilles n'aiment pas fréquenter les cafés. Trop de monde, de fumée, de bruit, trop de commérages.

On dit tant et tant de choses sur l'Etranger. Tout autant que sur le mendiant qui vivait dans la forêt quelques années auparavant. Tout autant de mensonges que d'inventions. Mais cette fois, on ne riait plus de lui. On disait qu'il avait fait construire un immense château au fond de la vallée. Que les jardins étaient arrosés d'une fontaine qui jaillissait des entrailles de la terre, l'eau y était chaude au pire de l'hiver. Les biches et les daims déambulaient dans l'immense parc. Une grille infranchissable condamnait toute cette beauté. On racontait qu'il organisait des bals chaque soir, invitant des rois et des princes escortés des plus belles femmes du monde, des princesses couvertes de diamants.

Les mets qu'il dégustait étaient les plus fins, venus du monde entier. On racontait aussi qu'un jour un maharadja était venu à dos d'éléphant, qu'un prince du désert était accompagné de deux tigres jumeaux. Sa générosité n'était égalée que par les cadeaux que ses hôtes lui faisaient.

On racontait beaucoup de choses. Pas toujours réelles ni fondées, comme on disait beaucoup de menteries lorsqu'il était un vulgaire vagabond.

Gaspard connaissait cette légende à cela près qu'il la croyait vraie, à l'image des personnages de la légende qui étaient persuadés de tout ce qui ce racontait sur le mystérieux Etranger.

Le jour déclinait, enveloppant l'astre dans de tendres brumes comme on met

un bonnet de nuit avant de s'endormir. Gaspard, intrigué, s'avancait vers les lueurs qui chancelaient parmi les imposantes touffes d'herbe sèche. Ses bottes provoquaient des bruits de succion lorsqu'elles s'enfonçaient dans le terreau gorgé d'eau. Bientôt il fut au milieu de la tourbière. Des lueurs s'allumaient partout autour de lui, comme des centaines de cierges qu'on aurait allumés un quinze Aout dans la grande église. Elles incarnaient les sirènes qui l'ensorcelaient. Il était émerveillé, tendant la main pour saisir le feu qui lui échappait constamment. Son pied glissa davantage, le déséquilibrant. Chaque pas qu'il effectuait l'enfonçait davantage dans le marécage. Il ne put bientôt plus se tenir immobile, obligé de contrarier son déséquilibre en avançant lentement, pas à pas sur le sol qui semblait bouger. La terre semblait vouloir l'engloutir, ogre d'humus et de fougères. Il marchait lentement, allongeant démesurément le pas comme si de larges enjambées pouvaient l'empêcher de trop s'enfoncer. Mais malgré ses précautions, s'aidant des bras pour garder un équilibre précaire, sa progression devenait de plus en plus hasardeuse. Le danger imminent sembla soudainement le sortir de ses rêveries nourries par des contes et des légendes séculaires. Plus aucun feu-follet ne brillait dans la nuit venue. Juste une lande de tourbe, bien terne et la cime des sapins découpant un horizon plus sombre sur le ciel encore bleu nuit. Il s'affala une nouvelle fois, respirant les fortes odeurs de décomposition avancée de cette terre mouvante, cette terre bien vivante. Ce n'était plus un sol, pas encore un étang. La terre bougeait sous ses pas de plus en plus hésitants. Une angoisse le prit. Et s'il ne s'en sortait pas? Il ne comprit alors le piège que lorsque celui-ci se referma définitivement sur lui.

Il n'y aurait pas de fortune, pas plus de gloire. Il n'y aurait que son lent engoutissement dans les entrailles de cette tourbière mangeuse d'hommes, dévoreuse de leurs ambitions démesurées. Il lui semblait arracher la moitié de la terre à chaque pas. Le sol moelleux aspirait ses bottes. Il continua nu pieds. Il n'était plus qu'à quelques mètres de la lisière. Une branche pendante l'aiderait sûrement à s'en sortir. Encore deux pas et tout cela ne serait qu'un lointain souvenir auquel il songerait plus tard, chaudement assis devant son fourneau à bois et plus jamais, il le jurait, il ne s'aventurerait au devant de lumières tentatrices.

Le premier pas lui demanda toute son énergie. L'espoir grandissait aux côtés d'une angoisse qui l'enveloppait de frissons. L'ultime enjambée ne vint jamais. Il resta pétrifié, ne pouvant plus avancer, ses bras brassant l'air dans une nage aérienne et immobile. La lune sortit au dessus de la cime des sapins, éclairant une nuit d'encre. Pas un bruit, juste quelques bulles qui éclataient au bord de la tourbière.

Quelques jours plus tard, un groupe de randonneurs dont la moyenne d'âge canonique n'empêchait pas d'avancer d'un bon pas remarqua un chapeau oublié à l'orée de cette clairière fatale.

(9) L'obole de l'écureuil.

N'avez-vous jamais remarqué lors d'une promenade en forêt un bruit significatif comme un grignotement produit par des griffes sur les troncs des arbres? N'avez-vous jamais levé alors la tête à vous rompre le cou et découvert à plus de quinze mètres, un petit animal pas plus grand que votre poche qui sautille, bondit et jaillit parmi les branches? Ne vous êtes vous pas demandé de quoi était faite son existence?

Lorsque les premiers signes de la fin de l'été s'annoncent, lorsque le soleil monte moins haut dans le ciel, que ses rayons ne réchauffent plus aussi ardemment la résine dégoulinant du tronc des épicéas, lorsque les nuits s'étirent tard dans la matinée, que les premières gelées blanchissent et engourdissent les brins d'herbe, que la forêt se tapisse de champignons de toutes les formes, lorsque les feuilles s'enluminent de mille couleurs allant du rouge écarlate à toutes les nuances de brun, châtain, havane, bistré en passant par les jaunes ambrés, mordorés, cuivrés, ocres, en un mot, quand l'automne s'installe, prend ses quartiers, annonçant la lente inclinaison vers une dégénérescence totale et complète, un aller simple vers le crépuscule des saisons, chaque être vivant ayant un peu de jugeote prévoit la meilleure stratégie à adopter. Chacun se prépare à affronter un rude hiver, car l'hiver est toujours rigoureux tant que l'on ne l'a pas traversé, avant de se dire, à la mi-février : encore un de passé, ce n'était pas si terrible, on s'en est bien sorti.

Les hommes coupent du bois en petites bûches, leurs cheminées se remettent à fumer. Cerfs et chevreuils, les seigneurs de la forêt, épaississent leur pelages. Tous les insectes s'endorment. L'écureuil, lui, déploie toute son énergie à remplir son grenier. Il bondit de branches en branches, à la recherche de pignes, de noisettes et toutes sortes de graines riches en lipides.

Il existe une pépinière coincée au fin fond d'un vallon, une sorte de combe d'où partent les versants menant aux crêtes. Peut-être y êtes-vous déjà promené dans la lumière dorée d'une fin d'après midi d'Octobre. Vos souvenirs remontent du fin fond de votre mémoire. Oui, bien sûr, comment aviez-vous pu oublier un tel déchaînement? Une agression en règle, une offensive incontestable. Comment est-ce possible? A peine entré dans ce petit bois où se mêlent pins, sapins et épicéas, vous êtes la cible d'un jet constant de pommes de pins, parfois de petites branches, plus rarement de billes de terre ou encore de petits cailloux. Intrigué, puis irrité, enfin agacé, vous essayez de comprendre d'où provient cette agression peu commune. L'homme étant un loup pour l'homme, vous pensez naturellement à une mauvaise plaisanterie d'un groupe de gamins facétieux dont l'éducation vous semble totalement à refaire. Vous vous apprêtez à leur manifester vos quatre vérités quand vous vous apercevez que vous êtes tout seul dans ce bois, un silence de fonds marins pèse sur la voûte sylvestre, on entendrait le bourdonnement d'insectes.

Justement, il n'y a aucun vrombissement. Vous êtes juste là, seul, ridicule. Car enfin, qui peut bien être à l'origine de cette salve de projectiles? Qui peut vous en vouloir de la sorte? Et pourquoi? Vous essayez de vous rappeler vos mauvaises actions de la journée, vous culpabilisez jusqu'à ce que les tirs reprennent de plus belle. Alors vous explosez en lâchant un juron dont vous saisissez immédiatement l'inutile portée. Vous trépignez, vous pestez, vous enragez tout en vous mettant à l'abri d'un gros tronc. Peine perdue, la pluie de projectiles continue autour de vous, sans vous atteindre cette fois. Reprenant vos esprits et votre humeur qui s'était, il faut bien l'avouer, éparpillée quelque peu, libérée d'une colère justifiée mais inefficace, comme tout emportement en général, vous commencez à raisonner, ce qui, de vous à moi, est bien la meilleure chose à faire. Levant le nez, vous pensez avoir deviné une agitation à la cime du sapin en face de vous. Lorsque vos yeux arrivent à cerner les mouvements du dérisoire petit rongeur au poil roux, un soulagement s'empare de votre esprit surchauffé, accompagné d'un sourire intérieur désamorçant le sentiment du grotesque de la situation. La surprise fait place à l'irritation. Cependant qu'elle soit d'origine humaine ou animale, cette brutalité est intolérable et parfaitement injustifiée.

En êtes vous si sûr? Invité chez une de vos connaissances, chez des amis, même convié dans votre propre famille, vous n'imaginez pas débarquer comme ça, les mains vides et le cœur sec. Le bouquet de fleurs, la bouteille de bon vin ou encore le célèbre « j'ai apporté le dessert » ne sont que la preuve éclatante que vous avez pensé à vos hôtes, que vous y avez consacré sinon du temps, du moins une pensée. Le présent, si futile et dérisoire qu'il soit, montre à vos hôtes qu'ils représentent quelque chose d'important pour vous.

Or, lorsque vous êtes entré dans ce bois, vous avez pénétré dans la maison de ce gentil petit animal sans défense qui, une minute avant vaquait à ces occupations quotidiennes. Vous l'avez dérangé dans son ouvrage. Vous êtes entré chez lui sans prévenir, ni même apporter un quelconque présent. Quelle mauvaise éducation! Vous tonnez contre ses manières belliqueuses mais êtes-vous bien sûr de faire preuve d'un civisme rigoureux, d'une urbanité sans faille? Le doute s'insinue. Vu sous cet angle inattendu, vous devenez un freluquet inconvenant, d'une impolitesse à rougir. Vous vous sentez brusquement comme un cheveu dans la soupe, comme un éléphant déambulant grossièrement au milieu de fines porcelaines. Vous sortez en courant de ce bois en vous protégeant des tirs soutenus et plus jamais vous n'entrerez dans la forêt sans déposer au pied du grand sapin qui en marque l'entrée quelques graines ou une poignée de noisettes.

(10) La fille du géant.

Il y a bien longtemps vivait un géant et sa fille au sommet de la montagne. C'était un temps reculé que même la meilleure mémoire du plus vieux d'entre nous ne peut se souvenir. Les hommes ne s'aventuraient pas sur les sommets en ces moments là. Ils savaient que des créatures monstrueuses y habitaient. Ce sont eux qui envoyaient de grands éclairs de lumière en rugissant si fort lorsque la chaleur devenait suffocante que même les mouches devenaient folles au cœur de l'été. C'étaient eux qui soufflaient si fort les soirs d'hiver que même la lourde porte d'entrée laissait passer l'air glacial venu des sommets. Il ne valait mieux pas s'aventurer sur ces contrées inhospitalières où l'on pouvait y faire de mauvaises rencontres. Les hommes vivaient tranquillement dans les vallées et le géant et sa fille sereinement au sommet de la montagne.

Cependant la fille du géant s'ennuyait. Elle n'avait aucun compagnon de jeu et tournait en rond dans le château.

Un jour, elle descendit de la montagne et fut émerveillée par le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Ca grouillait de petites créatures qui s'affairaient dans la campagne verdoyante. Elle repéra un homme qui arpentait un grand champ mais qui n'était pour elle pas plus large qu'un mouchoir de poche. Elle observait les gestes de l'homme qui ensemait la terre, envoyant de larges poignées de graines dans un geste large et non dépourvu de grâce. Il avançait lentement sur un rythme connu de lui seul, accompagné d'une jolie mélodie qu'il sifflait dans le petit matin. Il était vêtu d'une chemise à grands carreaux et un pantalon de velours brun. Il portait un large chapeau relevé sur un front volontaire et une paire de gros sabots qu'il avait taillé lui-même l'hiver précédent. Une veste rapiécée aux coudes pendait sur le manche d'une bêche, plantée à l'extrémité du champ. La fille du géant pensa que le petit homme ferait un excellent jouet et elle le prit dans sa main. Il gesticulait et poussait de petits cris qui firent éclater de rire la fillette.

Rentrée au château, elle s'empressa de montrer sa découverte à son père.

- Malheureuse! lui répondit-il lorsqu'il vit le paysan se débattre dans sa large main de gamine géante. C'est un paysan qui travaille dur toute l'année. Il cultive du blé. Sans blé, point de farine. Sans farine pas de pain. Sans pain, comment ferions-nous pour vivre? Rapporte-le immédiatement dans son champ!

La fille du géant s'en retourna, dépitée et honteuse d'avoir fait tant de peine à son père. Elle déposa le paysan au bord de son champ où il reprit son labeur aussitôt, rassuré de s'en être tiré à si bon compte.

En revenant au château, elle croisa un drôle de petit homme qui gardait un troupeau de vaches. Il était encore plus minuscule que le paysan dans son champ. Il était assis, un long bâton à la main et chantonnait un air qui plaisait bien à la fille du géant. Elle l'observa un moment. Parfois, il se levait et menait le troupeau sur un autre pâturage où l'herbe était plus tendre, plus verte, tout en continuant de fredonner un nouvel air.

En marchant, il donnait des coups de pied dans les mottes de terre qu'avaient formées les taupes en creusant leurs galeries.

La fille du géant trouva cela amusant et préleva le garçonnet au béret ainsi que deux ou trois vaches blanches aux flancs noirs.

Rentrée au château, elle fut accueillie une nouvelle fois par les foudres de son père.

- Miséricorde! Le berger! Sais-tu que sans ce garçonnet, le troupeau ne brouterait pas la meilleure herbe et que le lait qui te fait grandir serait maigre et fade. Rapporte tout de suite le petit berger et ses vaches dans son pré.

Une nouvelle fois, la fille du géant baissa la tête, et déçue qu'on lui retire son nouveau jouet, rendit le berger et ses vaches à son pâturage. Elle était triste de ne pouvoir trouver un jouet avec lequel s'amuser comme tous les enfants de géants du monde.

Sur les coteaux, elle découvrit un homme assorti d'un curieux artifice. Il portait une large hotte de baguettes d'osier tressées sur son dos et maniait un instrument coupant de sa main droite. Il vendangeait son lopin de vigne en sifflotant un air gai. La fillette se dit qu'il n'y avait aucun mal à prélever celui là qui semblait bienheureux et parfaitement inutile à son père.

Elle enfouit le viticulteur dans sa poche et, sautillant comme au printemps, elle remonta au château.

Une fois encore, son père l'accueillit avec des reproches dans ses yeux noirs.

- Que diable ai-je fait pour avoir une gamine pareille? Tu me rapportes un vigneron qui récolte ses grappes. Le raisin devient du vin, ce vin qui me désaltère bien agréablement lorsqu'il fait si chaud. Relâche immédiatement ce pauvre homme, qu'il continue à œuvrer dans sa vigne et que la récolte soit bonne.

La fillette était désespérée. N'y avait-il personne avec qui elle puisse jouer?

Elle promenait sa déception par la forêt. Elle avait toujours aimé s'y perdre. Elle appréciait la douce fraîcheur que le feuillage lui procurait, le tapis de mousse sur lequel elle se reposait parfois et jusqu'au vent qui, soufflant dans les hautes branches, l'apaisait, effaçait ses chagrins de fille du géant. Elle entendit des coups de hache et des chuintements de scie. Là encore, de petits bonshommes s'affairaient comme dans les champs, sur les pâturages et les vignes. Sont-ils donc partout? se demanda la fillette. Elle examina attentivement les bucherons. Eux aussi entonnaient des chants, plus virils que ceux qu'elle avait entendu jusque là. Elle réfléchit et se dit que son père ne mangeait pas d'arbres et qu'il n'y avait donc aucun risque qu'il ne se mette en colère si elle rapportait un de ces spécimens.

Elle s'avança vers les hommes de la forêt, en ramassa une poignée mais ceux-ci étaient moins dociles que les habitants de la vallée. Ils maniaient maintenant leurs haches tranchantes et leurs scies aux dents acérées sur ses doigts sensibles.

Aie! Cria la fillette en lâchant sa poignée de bucherons. Aussitôt, ils reprirent leur labeur en chantant. La fille du géant était contrariée. Ne savaient-ils donc pas qui elle était? N'en avaient-ils pas peur comme tous les autres habitants de la vallée?

Par jeu, elle poussa d'une pichenette les hommes aux instruments tranchants mais d'autres s'acharnaient déjà sur ses tendres petits pieds de géante.

Ouille! Lança la fillette en se tenant le pied droit et en chancelant sur l'autre. Elle perdit l'équilibre et s'affala de tout son long comme un arbre qu'on abat. Elle voulut se relever mais déjà les hommes des bois l'enserraient de lianes de lierre qu'ils fixaient aux arbres environnants. La fillette gonfla son torse et se libéra des liens dans un immense fracas. Tous les arbres auxquels ils l'avaient attachée furent emportés. Elle partit en courant vers le château, tandis que les bucherons, ravis de la besogne ainsi abattue sans aucun effort commençaient à ébrancher les troncs sans le risque que ceux-ci ne leur tombent sur la tête.

La fillette s'enferma dans sa chambre au sommet de la tour du château et n'en sortit plus jamais.

(11) Le chant du coq.

Bien avant que la mémoire du plus ancien ne puisse se souvenir, il existait un village au pied d'une montagne.

Montagne est un bien grand mot pour cette douce colline, arrondie au sommet. Mais elle dominait les habitations qu'elle plongeait dans une ombre glacée les mois d'hiver. Le village semblait blotti tout contre elle pour se protéger, comme un louveteau se pelotonne contre les flancs chauds de sa mère.

Oh, ce n'était qu'un tout petit village où tous se connaissaient par leurs surnoms et leurs habitudes. Le père Mathieu, maréchal-ferrant de son état, n'allumait son feu qu'après avoir sifflé un grand verre de rouge cul sec qu'il ponctuait d'un significatif claquement de langue. Certains crachent dans leur mains avant de se mettre à l'ouvrage, lui c'était son rituel quotidien. Et ça, tous les habitants du petit village le savaient.

L'instituteur contait fleurette en cachette à la fille du boucher. Belle fille, blonde et grande, elle mettait un point d'honneur à ne pas être vue avec le maître d'école en public. Et pourtant chacun savait qu'après la classe, le jeune et timide instituteur partait d'un bon pas vers la grange des Claudel ou bien se dirigeait, l'air motivé, vers les premiers arbres de la sapinière. Il jetait des regards de bête traquée et chacun faisait semblant de s'occuper à autre chose lorsqu'il les surprenait à l'épier.

Le boulanger ne passait pas une soirée sans se faire rétamé par monsieur le curé dans une partie de dames. Le pauvre homme, systématiquement blanc de farine, contournait l'église posée sur la place du village comme un centre de gravité où s'affairaient les villageois tout autour, se réunissant chaque Dimanche matin à dix heures précises sur le parvis de l'édifice. Alors les cloches tintaient à toute volée, le curé mettant tant d'ardeur dominicale à se pendre aux cordes que sa soutane se soulevait comme les robes des danseuses parisiennes. Alors, sans commentaire, la foule se séparait en deux. Les femmes, les enfants et les vieillards entraient dans la maison de Dieu et les hommes entraient Chez Dudule.

Si tout le monde savait tout sur chacun, personne n'était capable de résoudre cette simple énigme : pourquoi le troquet qui faisait face à l'église se nommait Chez Dudule alors que le patron, tout le monde le savait bien, était Didier Planfain. Avec les années, on avait fini par l'appeler Dudule, le Didier. Au début, il bougonnait que son nom c'était Planfain, Didier Planfain. Et puis, comme un combat perdu d'avance, il s'était résigné. Il était devenu Dudule pour tous les habitants du village. Même sa femme le nommait ainsi, sauf peut-être dans leurs moments tendres, mais ça, personne ne pouvait le savoir. La communauté vivait tranquillement, en parfaite harmonie, sans anicroche ni tourment. Si les habitudes de chacun n'étaient que des secrets de polichinelle, tous s'entraidaient de bon cœur. On avait même mis au point une sorte de tour de rôle.

Chaque matin, bien avant que le jour ne se lève, un homme que le sort avait désigné, se réveillait alors que ses congénères dormaient encore d'un lourd

sommeil, enfouis sous des édredons dont l'épaisseur évoquait les ballons boisés qui s'élevaient à l'horizon. Il y avait autant de candidats à cette corvée que de jours séparant le retour de la nouvelle lune. L'homme avalait rapidement un bol de café noir, puis il s'éloignait dans la nuit aussi sombre que son breuvage. La fraîcheur nocturne coupait sa respiration comme une grande claque que l'on reçoit pour nous réveiller tout à fait. Il pressait alors le pas. En gravissant la colline, ses muscles se réchauffaient. Les belles journées d'été, c'était une promenade, presque un plaisir. Mais durant les longs mois où le vent vous tourneboulait en tout sens, où une pluie glacée venait vous gifler comme le dernier des malotrus, ces semaines interminables où le gel et la neige ralentissaient la progression, où toutes sortes d'ombres maléfiques semblaient vous épier, n'attendre que le meilleur moment pour fondre sur vous et vous dévorer à belles dents, la balade se transformait en chemin de croix. Pourtant il était de son devoir de perpétuer cette tradition. Arrivés au sommet de leur montagne, les villageois, chacun leur tour, attendaient... que le jour se lève. Lorsque le ciel s'éclaircissait, plus rarement, lorsque le soleil laissait échapper son premier rayon, ils lançaient un joyeux yodle à pleine voix. Les habitants savaient qu'un nouveau jour s'était levé et qu'ils allaient pouvoir entreprendre leurs occupations. Le désigné redescendait la colline à toutes jambes pour s'atteler lui aussi à la tâche.

Et chaque matin c'était la même obligation. De mémoire d'homme, on avait toujours agi ainsi. Si par malheur, le guetteur s'endormait au sommet de la colline et oubliait d'annoncer le commencement d'un jour nouveau, personne ne se réveillait et il n'y avait pas de pain, les champs n'étaient pas labourés, l'herbe point coupée, les lessives restaient dans les bassines, personne à confesse et le café résolument vide.

Mais cela n'arrivait que rarement. En réalité, juste une fois à chaque lune, lorsque c'était le tour d'Alphonse de guetter le lever du jour.

Alphonse n'avait pas de métier. Il n'était ni boulanger, ni charcutier, il n'élevait pas de murs, de coupait jamais un rondin de bois, ne retournait pas la terre. Il ne travaillait pas. Jamais on avait vu Alphonse faire quoi que ce soit de ses dix doigts. Et lorsque son tour venait, il s'endormait sitôt arrivé sur la colline et ne se réveillait que lorsque le soleil était à son zénith. On pestait, on fulminait, on maudissait, mais au final on ne lui en voulait guère. Alphonse n'avait jamais fait de mal à personne. Il était d'une joyeuse humeur quotidienne, se levait certes après que les douze coups de midi furent sonnés par monsieur le curé, mais toujours le sourire aux lèvres. Il avait systématiquement un mot gentil pour chaque personne qu'il croisait, parfois une histoire drôle à raconter aux vieux, leur faisant oublier leurs rhumatismes, un doux poème qui enchantait les jeunes filles, des contes fantastiques pour les enfants. Chacun tolérait ce champion de la paresse dans le village. Il y avait à chaque table toujours une assiette prête pour qu'il puisse partager le repas de la famille. Il dormait n'importe où, n'importe quand, dans quelque grenier rempli de foin tendre et craquant, au délicieux parfum d'herbe séchée. Il pratiquait de longues siestes au pied des plus beaux arbres de la forêt. Le reste du temps, il rêvassait, assis sur le banc de la place du village ou sur les marches du parvis de l'église. On l'aimait bien, finalement, Alphonse le rêveur. Il plaisait même sacrément aux femmes, le bel Alphonse. Mais les maris étaient rassurés : il était trop paresseux pour leur faire la cour. Ainsi coulaient les jours heureux pour le plus grand fainéant que la terre n'ait jamais porté. Mais le même jour à chaque lune, les villageois étaient excédés. Alphonse leur

faisait perdre une journée de labeur. Ce n'était pas admissible. Il fallait faire quelque chose, trouver une solution. Travailler un jour à chaque lune, ce n'était quand même pas bien sorcier, ni vraiment éprouvant. Alphonse pouvait faire un effort tout de même! Et encore, quel travail! Juste guetter le lever du soleil! Il y avait incontestablement plus épuisant comme activité.

Monsieur le curé parla longuement à Alphonse. Cela eut-il un effet? En tout cas, on ne revit pas Alphonse pendant toute une lune.

Le village sombra dans une tristesse sans fond. Tous regrettaient le doux rêveur. Après tout, il ne faisait de mal à personne. Il était gentil. Toujours de bonne humeur, remontant même le moral aux plus pessimistes. Personne ne savait où il était parti mais tous pensaient qu'un village, loin vers la plaine, bénéficiait du caractère bienheureux d'Alphonse. Quelle pitié! On accusa le curé d'avoir eu des mots trop durs. Celui-ci se défendit en arguant que le boulanger l'avait menacé de ne plus lui donner de pain. Ce dernier renvoya la responsabilité à Dudule qui aurait, paraît-il, refusé de lui servir à boire. Dudule, offusqué, révéla que le père Mathieu menaçait le paresseux de lui fermer son grenier. Or, tous savaient que le foin du père Mathieu était le plus tendre de toute la vallée. Ce fut la zizanie en quelques jours. D'autant plus que le jour de guet d'Alphonse approchait et qu'il fallait le remplacer. Le fils d'Albert était trop jeune et on n'allait pas envoyer une jeune fille seule là haut sur la colline.

Un beau matin, ou était-ce plutôt en fin de journée, on vit réapparaître Alphonse dans le village. Il tenait un étrange animal dans ses bras. On aurait dit une perdrix mais ses plumes étaient plus colorées. C'est un geai avança l'instituteur qui s'y connaissait en sciences naturelles. Bien trop gros! lui renvoyèrent les paysans avec leur bon sens habituel. Quel était donc cet étrange animal pourvu de plumes mais incapable de voler plus de deux mètres, ne pondant même pas d'œuf qu'on aurait pu déguster au repas. On pensa qu'ils allaient bien ensemble Alphonse et son étrange oiseau coloré. Beaux et gentils, mais d'aucune utilité. Alphonse caressa le plumage soyeux de l'oiseau et leur dit : attendez demain!

Le lendemain, c'était son jour de guet.

Tous les habitants du village étaient inquiets. Visiblement, Alphonse n'avait pas changé du tout et son compagnon ne l'aiderait sûrement pas à acquitter son labeur mensuel.

Le lendemain, à la première heure, les habitants furent tous sortis de leur lit par un puissant cri, bien plus fort que le yodle du père Mathieu, pourtant sacrament vigoureux. Le chant faisait trembler les vitres aux fenêtres, résonnait d'une colline à l'autre, réveilla monsieur le curé qui entendit les voix du paradis du sommet de son église. Tous les villageois se rassemblèrent sur la place du village, devant l'entrée de l'église. Alphonse était assoupi sur les marches du parvis, enveloppé d'une épaisse couverture à carreaux. Le jour pointait. Le soleil n'allait pas tarder à lécher le toit de l'église. On leva la tête. Perché sur le toit de l'église on ne sait comment, l'oiseau excentrique rapporté par Alphonse la veille, s'époumonait dans la fraîcheur du petit matin. Il lançait son cri en un joyeux chant, tirant du lit les plus endormis.

Depuis ce jour, chaque matin, le compagnon d'Alphonse réveille les habitants du village sans qu'aucun ne soit jamais plus obligé d'aller guetter l'arrivée du jour là-haut sur la montagne.

(12) La bête des Vosges.

Le titre s'étalait à la une de l'Est Républicain, sur quatre colonnes, en lettres bien grasses. On ne pouvait pas le rater. On commençait à frissonner à son évocation. Les enfants étaient terrorisés, les vieilles se signaient, toute la vallée était sans dessus dessous. Ca recommençait.

- C'est pas ça qui va rameuter les touristes se plaignait Monsieur Claudel, patron du plus grand hôtel de la vallée.

- Sans parler que ça va mettre une belle pagaille dans les esprits renchérit le petit Marcel, habitué des conversations de comptoir.

- Vous allez voir que tout le monde va soupçonner son voisin d'ici peu avança le tenancier du bar « les copains ».

- C'est encore une magouille politique invectiva un des joueurs de cartes attablé dans un coin de la salle.

La mère Michel qui ne promenait pas son matou ce jour-là conclut le débat :

- N'allez pas chercher midi à quatorze heures! C'est simplement une affaire de jalousie ou de vengeance ou bien les deux à la fois avant de lâcher un de ses habituels « ah! ces hommes! »

NOUVELLE VICTIME - LA BÊTE DES VOSGES EST DE RETOUR.

Les lettres avaient marqué les esprits. Les mots s'étaient imprimés dans la tête de tous en caractères encore plus gras et plus importants que sur le papier. Nul besoin de photo (inexistante d'ailleurs) pour enflammer les plus vives craintes, rouvrir les peurs ancestrales. Une bête rodait aux portes du village, attendant patiemment de passer à l'attaque.

L'article ne contenait que deux malheureuses colonnes page six. On ne savait rien en fin de compte. Le journaliste avait misé sur la vitrine, mais son stock était quasiment inexistant.

Une dame était décédée hier, à l'hôpital d'Epinal, des suites d'une morsure fatale. Le correspondant ne s'étalait pas dans les détails, il n'y était question que d'une souffrance atroce, comme si tous les muscles de la victime s'étaient vrillés, tordus par une puissance inconnue.

La rumeur allait bon train, se répandant dans toute la vallée comme une traînée de poudre, sentant le soufre. Déjà plusieurs personnes l'avaient vue, cette monstrueuse bête. Son portrait robot était difficile à cerner, tellement l'imagination humaine est fertile. Certains décrivaient une sorte de loup atroce, aux yeux injectés de sang, le poil hérissé et les babines écumantes, à peine entrevu à la lisière d'une forêt bien sombre. D'autres avaient clairement vu un plantigrade assez trapu mais pas d'une grande taille toutefois. Il poussait des grognements qui vous glaçaient les sangs. Il y avait des plus farfelus ou jouissant d'une meilleure imagination. On évoquait des créatures tout droit issues des plus belles légendes. Des lézards sans queue, des petits dragons aux naseaux fumant, des êtres hybrides, cerfs à deux pattes ou centaures hétéroclites. On parlait de gorgones affamées, on allait jusqu'à insinuer le retour des créatures magiques.

Quand, une semaine plus tard, la une du quotidien reparla de la bête, ce fut la consternation des esprits rationnels et le délire enfin libéré de tous les autres, de loin les plus nombreux. Cette fois la victime était un homme d'âge mûr, hospitalisé quelques semaines plus tôt pour d'étranges symptômes jusqu'ici inconnus. Il avait, lui aussi, la marque précise de la morsure de l'animal.

On enquêta. On questionna. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer la vallée, terrorisant les esprits les plus faibles. Le journal en parlait chaque jour, parfois il en faisait sa une lorsqu'aucune info spectaculaire ne surgissait de ce monde devenu fou.

On parlait beaucoup. Dans les chaumières. Mais aussi au café de la place. Le Dimanche matin sur le parvis de l'église. Dans les ateliers et les bureaux. Une grande majorité avait aperçu le sanguinolent monstre ou, s'ils ne l'avaient pas croisé au loin, ils étaient persuadés de sentir sa présence toute proche de leurs pas. Les petites vieilles et les enfants impressionnables ne sortaient plus. D'autres, plus intrépides ou désirant accéder à la gloire, parcouraient sans relâche les bois et les forêts. Lorsqu'on la cherchait, la bête devenait invisible.

Un jour, on vit arriver un énorme véhicule immatriculé dans la capitale. Dès le soir, il était question de « la Bête des Vosges » au JT de vingt heures.

Les habitants de la vallée étaient désormais partagé entre une peur irrationnelle et une fierté bien réelle. Un écrivain publia un imposant volume qui connut un grand succès de librairie. La bête du Gévaudan n'était à ses yeux qu'une pâle copie de la monstruosité et de la soif de sang de notre animal tueur d'hommes.

Une troisième victime enflamma des esprits déjà surchauffés. Même si la mort de ce malheureux vieillard n'était peut-être pas imputable à la fatale morsure de l'animal, son état de santé étant des plus faibles depuis des années, tout le monde s'accorda à considérer la Bête comme seule responsable.

Une battue fut organisée. Sans succès sauf celui de conférer au phénomène des propriétés dépassant de loin le règne animal.

Pour beaucoup, c'était un loup-garou. Les esprits les plus scientifiques parlaient d'organisme génétiquement modifié par un savant fou ou par les militaires américains en vue d'une opération qui aurait échoué. On évoquait aussi la piste du serpent fatal, puisque la seule morsure ne pouvait expliquer des effets physiologiques jusque-là inconnus, seul le poison d'un venin effroyable justifiait les douleurs atroces endurées au niveau musculaire. La fibre écologiste invoqua les effets du réchauffement planétaire sur l'organisme inoffensif d'un insecte qui aurait des aptitudes nouvelles. Des esprits tortueux pensèrent à une vengeance de la part d'un malade mental ou d'un gauchiste qui aurait dressé un gros chien à s'attaquer à la foule.

L'étau se resserrait. On commença à soupçonner son voisin. N'était-il pas quelque peu original dans sa façon de vivre? On ne le voyait jamais au marché, lors des rassemblements festifs au village. Cet autre vivait au fond des bois, c'était douteux. Celle-là recueillait tous les chiens et chats abandonnés, elle aurait bien pu élever un lynx et en faire un tueur pour venger les animaux maltraités par une espèce bien plus cruelle que la vie sauvage. Celui-ci était sans travail depuis des mois, d'où lui venait sa subsistance si ce n'est d'un commanditaire pour lequel il avait créé ce monstre qui terrorisait la vallée toute entière.

Quelques rares esprits éclairés raisonnaient en pure perte. Le curé, grand humaniste, fit un sermon appelant au plus grand calme mais devant une église vide, des chaises inoccupées. Charles le menuisier répétait inlassablement que

les seuls bénéficiaires de ce triste spectacle étaient les journalistes et les pharmaciens, la demande en calmants et antidépresseurs ayant explosé. Personne n'écoutait.

On annonça même la fin du monde.

Et la bête courait toujours, insaisissable. On repéra des traces inconnues, à moitié celles du lynx, à moitié celles du sanglier. On imagina une créature mythique, échappée des contes et légendes médiévales ou plus ancienne encore. On prophétisa l'arrivée de l'antéchrist. La vallée était en pleine ébullition. Une nouvelle victime effaça les dernières lueurs de raison. La folie s'était totalement emparée des esprits. Tout devenait possible.

On fit abattre le chien de la vieille Léondine, pourtant si paisible, sous prétexte que ses empreintes étaient celles de la bête. D'autres gros chiens firent les frais de cette folie douce. Cette année là, les chasseurs s'en donnèrent à cœur joie. Il y eut même un accident mortel, le père Alfonse confondant son ami de trente ans avec la célèbre Bête. Il succomba à ses blessures et Alfonse fut relaxé, mettant en avant de sombres circonstances atténuantes produites avec talent et brio par le meilleur avocat du barreau.

Les rumeurs sont comme un grand feu de la Saint Jean. L'embrasement est rapide, impressionnant. Elles consomment l'enchevêtrement de potins et de commérages, alimentées par cette oxygène qu'est la bêtise additionnée d'ignorance. Pour entretenir ce brasier, le souffle provient désormais uniquement des médias. Lorsque l'actualité proposa d'autres os à ronger, les journaux se désintéressèrent du sujet.

On n'en parlait plus que dans la vallée. La bête n'avait pas fait d'autres victimes.

Puis un jour, la dernière page du quotidien publia un article signé d'un professeur de médecine, exerçant au C.H.U de Nancy. Une sommité. La révélation datait de quelques mois, mais on n'avait pas pris la peine de l'imprimer alors. On n'estimait pas sa pertinence à sa juste valeur à l'époque. Le rédacteur en chef se défendait d'en avoir eu vent, le journaliste auquel était parvenu le communiqué avança l'excuse de recevoir tant et tant de lettres, de billets, de dépêches, cela ne l'avait pas alerté alors.

Débarrassé de termes médicaux pompeux et trop techniques, l'article expliquait succinctement que la morsure mortelle avait été reçue lors de balades en forêt, en traversant taillis ou hautes herbes folles. Le patient ne développait les premiers symptômes indolores, juste une petite démangeaison, que quelques jours après l'attaque. S'en suivait des mois, parfois des années, avant que la pathologie devienne mortelle. Cela concernait un infime pourcentage de la population mordue et décimait bon an, mal an, moins de cinq personnes sur le territoire. En revanche, toutes les expressions de la maladie étalés avec force détails dans la presse étaient rigoureusement véridiques. La maladie véhiculée par cette morsure s'attaquait au système nerveux, paralysant les muscles dans d'atroces souffrances.

L'enquête d'un journaliste intègre qui n'avait pas eu les honneurs d'être publiée à l'époque où se déchainait la vindicte populaire fut ressortie à l'occasion, épousant mot pour mot le communiqué de l'éminent professeur. La bête des Vosges, monstre assoiffé de sang, se nourrissait effectivement du sang de ses victimes tel le plus repoussant des vampires et c'était bel et bien un monstre hideux si l'on zoomait sur l'animal plusieurs dizaines de fois à l'aide d'une puissante loupe. La photo reproduite au dos du journal donnait des frissons dans le dos.

La gueule collée à un abdomen gigantesque posé sur huit pattes poilues,
l'assassin posait pour la postérité.
Une tique des bois.

(13) La goutte d'eau et le torrent impétueux.

Depuis plus longtemps que la mémoire du plus ancien des hommes ne puisse se souvenir, il existait au fond d'un vallon bordé de falaises majestueuses et tapissé d'un bois de hêtres et d'ormes un torrent puissant et un ruisseau si faible qu'on ne pouvait entendre son chuchotement couvert par les rugissements de son voisin impétueux.

L'hiver, le gel figeait totalement le petit filet d'eau tandis que la force du courant faisait jaillir une eau glacée au milieu des blocs de glace qui encombraient le lit du torrent.

L'été, l'infime ruisseau était réduit à un simple goutte à goutte pendant de longues semaines, mais ne tarissait jamais. La terre de son minuscule lit craquelait sous l'effet de la chaleur et de la sécheresse alors que le viril torrent continuait à charrier pierres et galets, offrant un bain de fraîcheur à ses nombreux visiteurs. Car l'on venait de loin pour admirer l'imposant torrent, contempler ses cascades vertigineuses, s'émerveiller devant un spectacle aquatique et hydraulique unique. L'écume grisait les parents et éclaboussait les enfants poussant des cris de joie que l'écho multipliait à volonté, emplissant tout le vallon de rires.

Le petit ruisseau n'en éprouvait aucune jalousie, lui même était le premier admirateur de son voisin qui exhibait ses muscles nautiques tout au long de l'année.

Le grondement de ses flots semblait se moquer du murmure du petit filet d'eau dont la seule fierté était un saut de moins d'un pied de haut. Pendant la saison sèche, ce n'était plus qu'une goutte qui tombait inlassablement sur un gros rocher.

Et les admirateurs du torrent continuaient de venir de plus en plus nombreux. Et le minuscule cours d'eau continuait de ruisseler dans la plus totale indifférence.

Au printemps, les fleurs se massaient sur les rives humides du torrent, l'enjolivant encore davantage de leurs couleurs chamarrées, les arbres y plongeaient leurs racines, les petits animaux allaient y étancher leur soif. Le monde vivant en entier se repaissait de ses bienfaits aquatiques.

Le petit ruisseau n'obtenait que dédain, moquerie, mépris et essayait les semelles crottées des larges chaussures des visiteurs de son voisin.

Le torrent roulait ses flots comme des mécaniques, bombait son torse d'écume, faisait le beau dans ses cascades d'où naissaient parfois sous l'effet conjugué de l'eau et du soleil de superbes arc-en-ciel, prouvait sa virilité dans ses nombreuses éclaboussures et rugissait de la puissance de son courant.

La petite goutte d'eau continuait inlassablement à parcourir son lit étrié et tomber sans relâche sur le gros rocher.

Le torrent n'était que fierté, le ruisseau opiniâtreté.

La réputation du torrent dépassa bien vite le fond de ce vallon perdu. Des gens

de la ville vinrent l'admirer, grossissant le flot humain. On dut aménager un sentier plus large et on détourna le petit ruisseau, on l'amputa, on le meurtrit. Cependant, il continuait vaille que vaille à sourdre entre les pas toujours plus nombreux, il s'écoulait guère plus que par une goutte à la fois pendant les jours les plus chauds.

Le torrent était dorénavant une scène devant laquelle bientôt tout le pays vint en spectateur admiratif, n'ayant d'autre considération pour le ruisseau que le dépôt nonchalant et indifférent de leurs déchets.

Le renom du torrent atteint la capitale. La consécration ultime de tant de vigueur fut la visite du président et son tout son cortège. L'homme d'état passa devant le petit ruisseau sans même le remarquer, n'ayant d'yeux que pour les cascades féeriques et, accessoirement, pour les nombreuses caméras de télévision qui suivaient chacun de ses déplacements.

Cette visite des plus grands enorgueillit davantage le fier torrent. Car dès lors, se succédèrent ingénieurs et spécialistes en énergie hydraulique. Le préfet se déplaça armé d'une troupe de techniciens cravatés mais revêtus de blouses afin de ne pas souiller leurs beaux costumes par les éclaboussures du fougueux cours d'eau et coiffés de casques multicolores pour parer à d'improbables chutes de pierres que le torrent ne manquerait pas de leur envoyer à la tête en guise de confirmation de sa force herculéenne.

On hocha des têtes, on s'extasia, on prit des décisions.

La puissance naturelle devait servir l'homme.

Le barrage fut construit très vite. Une conduite forcée entraîne depuis d'immenses turbines qui produisent toute l'énergie nécessaire à l'éclairage des rues de la ville.

Alors, puisqu'il n'y a plus rien à voir, à admirer, à contempler, les gens restèrent à arpenter les trottoirs nauséabonds de leur ville, mais très bien éclairés grâce à la force du torrent.

Plus personne ne vint sur le site. Plus personne, excepté cette vieille femme, toute voûtée par les ans et le dur labeur. Personne ne faisait attention à elle au milieu de la foule éblouie par la force du torrent. Pourtant elle n'a jamais eu d'yeux pour ce que tous admiraient. Elle venait simplement déposer une fleur, le printemps venu, dans le lit du petit ruisseau.

Puis, un jour elle ne vint plus. L'infinitésimal cours d'eau continua à goutter pour l'éternité. La goutte d'eau frappant le gros rocher a fini par le fendre en deux. Déséquilibré, le rocher s'effondra et vint obturer le lit du torrent, interdisant tout fonctionnement hydraulique et plongeant la ville dans le noir total.

(14) La cueillette des brimbelles.

- Délicieux!
- Succulent!
- Exquis!
- Miam, miam!

Autour de la table recouverte d'une toile cirée sur laquelle des rosiers s'enchevêtraient autour d'une ribambelle de jonquilles parsemées d'anémones violettes et de lys dont la blancheur avait tourné au fil des années, ce n'était qu'exclamations de plaisir infini, de satisfaction éclatante et de délectation certaine. Là, au milieu des joyeux convives, orné de huit tasses de café, trônait la merveille des merveilles : une tarte aux myrtilles. Ici, on dit brimbelles, étymologiquement : baies noires. Un disque parfait, de dimensions raisonnables pour assouvir l'appétit d'ogre des garçons et aussi des filles, on ne va pas cacher son plaisir! Les fruits avaient pris cette couleur sombre aux reflets violacés, la cuisson les avaient dissolus dans une compote d'où émergeaient encore les rondeurs gourmandes. Le sucre s'était presque caramélisé par endroits et la pâte était tendre et croustillante, d'une couleur miel.

François mordait ardemment dans une seconde part tandis que Raoul remuait des lèvres bleuies laissant découvrir un bout de langue presque noire et des dents bleuâtres.

- Il n'y a rien de meilleur au monde... Excepté peut-être la compagnie d'une femme!

- Et encore, seulement de certaines! ajouta Denis.

Des rires en cascades et quelques protestations féminines de pure forme se déclenchèrent autour de l'antique table qui mangeait la totalité de la petite cuisine. Rien de tel qu'un agréable repas achevé par cet apothéose pâtissière pour que la bonne humeur se répande sur les caractères les plus sombres, les mélancoliques de tout poil et les accablés de nature. Bref, ça respirait le bonheur en cette soirée d'été juste un peu fraîche; on avait passé des surchemises et enfilé quelques pulls.

L'assemblée ne tarissait pas d'éloges même une fois la dernière part engloutie avec délectation. Jean Pierre poussa même jusqu'à attraper le plat à pleines mains et lécher consciencieusement la flaque noirâtre qui formait une tâche où chacun distinguait une forme bien précise. Laurence y voyait une tête de chat quand François était persuadé qu'un clown lui tirait la langue et que Gabrielle n'en démordait pas : l'évidence voulait que ce soit la silhouette d'un éléphant. Jean Pierre récura le plat comme un chat affamé sous les applaudissements nourris du groupe.

On ergota et on disserta sur les bons coins à brimbelles dans la région. Chacun avançait son soit disant secret. François parla de cette combe où les fruits étaient si gros qu'on prendrait soin à emmener une tronçonneuse pour les débiter en tranches transportables. Laurence se souvenait des récoltes de son enfance mais hésitait quant au lieu où se trouvaient tant de merveilles. Denis évoqua les chaumes à quoi l'assemblée rétorqua d'une même voix « pas encore mûres! » Guillaume avança la lisière d'une forêt en bord de piste forestière

mais ce fut Virginie qui séduit tout le monde en proposant une clairière ensoleillée du matin au soir et qui avait l'avantage d'être retirée et discrète : aucun risque de rencontrer quelque touriste, même les gens d'ici ne connaissent pas ce coin conclua-t-elle.

Chacun partit se coucher en rêvant de belles baies bleutées, d'une journée de récolte dans la bonne humeur et parmi ses amis, de la fierté de faire quelque chose de ses dix doigts et de promesses de tartes futures, prétexte à se retrouver une fois de plus.

Peu avant six heures le lendemain matin, ce n'est que tintements de cuillères dans des bols de café ou des tasses de thé. Les yeux pas encore totalement ouverts, assortis de bâillements divers et de soupirs embrumés d'un sommeil rompu, ils se préparent dans une faible agitation. Dehors, le soleil pointe déjà, envoyant ses rayons sur les versants boisés d'un vert bleuté sous les brumes s'échappant de la forêt.

La veille, François avait émis l'idée d'utiliser des peignes pour faciliter la cueillette. Ici, on dit des rifles. Le projet avait reçu un accueil mitigé. Si la majorité était en faveur d'une aide technique, certains avançaient la pensée que cela allait détruire à la fois le fruit et l'arbuste. Pas quand on sait s'en servir avait rétorqué François. Même si tous avaient quelques scrupules sur son utilisation, ils voyaient bien que cela allait leur éviter bien des désagréments et que les récipients allaient se remplir plus vite.

En fin de compte, seule Gabrielle n'en démordait pas : la cueillette des brimbelles se faisait à la main et puis c'est tout. Vous pouvez à loisir récolter les insipides myrtilles à la rifle mais la brimbelle doit sentir la pulpe des doigts sur ses joues. De toute façon, c'est interdit avait-elle lancé pensant conclure le débat. Jean-Pierre nuança en apportant que jusqu'au 14 Juillet en effet, la cueillette se faisait à la main. On considérait ensuite que les fruits étaient uniformément mûrs et que les feuilles étaient moins importantes, presque sèches. Gabrielle haussa les épaules.

On prend deux voitures informa Denis. Aussitôt, les coffres ouverts se garnissent de seaux et gobelets, de bâtons, de vieux pulls et de jeans déchirés sans oublier une bombe à la citronnelle pour repousser les tiques et autres nuisibles toujours attirés par la chair fraîche, proliférant dans les taillis et les clairières présentant ronciers et herbes folles.

Ca chante dans la vieille méhari de Denis, tandis que François conduit sa Peugeot en inondant l'habitable des sons vomis par l'autoradio.

Sur place, c'est le branle-bas de combat. Chacun s'affaire, récupère un récipient dans lequel gigote les dents d'une rifle. Gabrielle a une moue de mépris lorsqu'on lui en propose une, de toute façon nous seront deux à nous en passer, il n'y en pas pour tout le monde. Et Madeleine se désigne pour être l'autre cueilleuse écologique, moins par conviction que parce qu'elle sait qu'elle n'est jamais très dégourdie avec les objets, à plus forte raison avec ceux qu'elle n'a pas apprivoisés. Dans leurs habits usés, rapiécés, déjà sales, ils ont l'air d'un groupe échappé d'un camp de rétention. Jean Pierre, toujours prêt à être drôle, sort : heureusement que les services d'immigration ne rôdent pas par ici, on serait bons pour rentrer dans notre pays!

La marche d'approche est avalée en une demie heure, sifflotant, heureux d'être là, ensemble, dans le petit matin frileux, juste adouci par les premiers rayons du soleil. Bientôt, il dardera ses flèches sur les dos arrondis de l'équipe et on regrettera aussitôt d'avoir oublié chapeaux et casquettes.

L'endroit est là, désert. Désert en apparence, car l'homme pense tellement être le centre du monde que lorsqu'il ne rencontre aucun de ses congénères, il décrète qu'il est seul. Sans voir, sans entendre le grouillement et le bourdonnement de milliers d'insectes, sans deviner le renard tapis dans un fourré qui observe la scène avec méfiance, ni de la biche et son petit qui, sans bruit, avancent dans la forêt attenante, sans lever la tête et découvrir une buse tournoyant dans les cieux et les moineaux, roitelets, mésanges qui strient le ciel par la beauté de leur circonvolutions.

La cueillette commence illico. On s'interpelle, annonçant un coin où les baies sont énormes, un talus où elles sont abondantes, un endroit pratique puisque il n'est pas besoin de trop se baisser pour récolter. Bientôt, on entend plus que le bruissement des peignes passés au travers des arbrisseaux et le crépitement des baies remplissant les seaux. A part François, véritable virtuose du maniement de la rifle, tous ont le geste laborieux et récoltent plus de feuilles et de brindilles que de brimbelles. On a beau souffler de toutes ses forces sur la moisson faite avant de la vider dans le seau, les baies sont pour la plupart écrasées (c'est pas grave, puisqu'on en fera des tartes!), mêlées aux feuilles (c'est meilleur, ça donne du goût!) et on constate que, même si on est fin Aout, il reste encore des baies vertes (là, on ne trouve aucun argument réconfortant).

Les deux filles voient leurs récipients se remplir bien plus lentement, mais leur récolte mérite un premier prix. Avec leurs doigts, elles sélectionnent les plus beaux spécimens, évitent de les écraser, chassent les feuilles. Quand on leur fait remarquer avec plus ou moins de tact, qu'à ce rythme là, on ira les rechercher dans une semaine, elles rétorquent « qualité plutôt que quantité », que ce n'est pas une course et que l'esprit de la forêt les punira tous le moment venu.

C'est la pause. On étale le pique nique et on se raconte toutes ces légendes qui courent sur les ballons Vosgiens.

L'après midi, il fait chaud, les guêpes et les taons s'invitent, détectant l'odeur du sucre et de la chair bien ferme à sucer. L'entrain apporté à la collecte le matin se transforme en abatement général. Le niveau des fruits monte moins vite dans les seaux, on peste contre la chaleur, les insectes excités, puis quelqu'un annonce que la récolte n'est pas si mal et qu'il faudrait penser à rentrer.

Ce matin, gravir les rochers qui verrouillent ce coin de paradis des cueilleurs avait été un jeu, ardeur et enthousiasme stimulant les jeunes gens. Cette fin d'après midi, tous ressentent la fatigue d'un lever trop matinal pour leurs vingt ans. Les premières courbatures apparaissent lorsqu'ils se relèvent d'une position courbée trop longtemps adoptée et les seaux pèsent lourd de l'abondante récolte. Chacun redoute les passages qu'il avait pris un malin plaisir à escalader le matin même.

Les mains occupées à porter les seaux, l'équilibre est précaire. Seules Gabrielle et Madeleine peuvent s'aider d'un bras, leur maigre récolte leur permet d'avoir une main encore libre.

C'est Jean Pierre qui, le premier, glisse dans un trou dissimulé par un roncier. Son corps disparaît et on ne voit alors plus que sa tête émergeant entre les épines. Tout son trésor est englouti entre les rochers, perdu à jamais, sauf pour une colonie de fourmis qui s'étonnent de ce cadeau fortuit venu du ciel. Jean Pierre peste davantage de la perte de son magot que de ses nombreuses écorchures lorsqu'il arrive enfin à être extrait de son sarcophage, aidé par les

puissantes poignées de main de François et Denis.

Puis le sort s'acharne tandis que l'expédition tente, tant bien que mal, de regagner la terre ferme car ici, ce ne sont que trous béants, buissons et ronciers agrémentés de rochers recouverts de mousse. Dans ce dédale naturel, difficile de garder son équilibre. Virginie en fait la douloureuse et amère expérience. Elle bascule la tête la première dans un fourré comme si ses deux pieds avaient été emprisonnés par une main invisible. Elle réussit à s'agripper à son récipient, mais lorsque François vient l'aider, elle n'a pas la présence d'esprit de ne pas lâcher l'anse pour tendre la main à son sauveur. Elle se fait copieusement enguirlander rapport à la couleur de ses cheveux flavescents.

Brigitte remporte la palme avec une cavalcade digne des figures artistiques aux jeux olympiques, terminant son triple salto sur un lit de brimbelles bien juteuses.

Et l'hécatombe continue. Denis trébuche sur une racine alors que tout danger semblait écarté. Jusqu'à Guillaume qui, étourdi, oublie son pot sur le toit de la voiture. Ce qui est plus singulier c'est que personne ne remarque rien avant d'entendre un bruit métallique lorsque la voiture démarre.

Finalement, seules les récoltes des filles n'ayant utilisé que leurs doigts pour la cueillette restent épargnées. Les plus rationnels y voient le pragmatisme d'avoir eu un bras inoccupé pour s'équilibrer quand une majorité pense qu'un esprit supérieur se soit vengé de l'utilisation d'un artifice pour cette singulière récolte. N'a-t-on pas réellement cru entendre un petit rire provenant du fin fond de la forêt à chaque culbute?

(15) Pourquoi y a-t-il tant de sapins?

En ce temps là, il y a bien plus longtemps que la plus fertile des imaginations ne peut le concevoir, nos chères montagnes n'étaient qu'une vaste lande déserte, dont les sommets déjà érodés formaient des vagues de collines tel un océan de pâturages sur un fond de ciel bleuté. Sur la plus élevée de ces éminences vivait un géant au caractère rendu entier par l'absolue solitude dans laquelle il demeurerait. Il cultivait un petit potager dans la douce pente qui s'étendait devant sa maison, construite au sommet de la plus haute colline. Lorsqu'il ne travaillait pas cette terre dépouillée, il restait assis sur un banc de bois à regarder l'horizon, les coudes posés sur ses genoux. Le ciel était aussi limpide que la lande était déserte. Pas un nuage n'en troublait le bleu infini et pas un arbre ne corrompait les croupes terrestres. La nuit, les étoiles, parfois un morceau de lune, remplaçaient l'ardent soleil et une légère brise faisait frissonner l'herbe rase.

Le soir, le géant rentrait dans sa maison bâtie tout au sommet de la plus haute butte, mais il aurait pu tout aussi bien dormir à la belle étoile tellement la température était constante et agréable. Été comme hiver, les degrés restaient figés dans une douceur satisfaisante. Quelques poignées d'herbe rase un peu plus sèche suffisaient à alimenter le maigre feu qui permettait de cuire les légumes qu'il cultivait afin d'en produire une soupe dont il se délectait matin, midi et soir. Les jours s'enchaînaient comme un collier de perles, tous identiques, ponctués des mêmes rites. N'importe qui aurait trouvé cela ennuyeux mais le géant se satisfaisait pleinement de cet état permanent des choses. Rien ne bougeait. Immuable comme l'éternité.

Un soir, alors qu'il allait rentrer dans son logis, le colosse remarqua une tache assombrie sur l'horizon. Intrigué, il scruta davantage le ciel. Ses narines le renseignèrent sur un air plus vif. Le vent, qui jusque là n'avait fait que frémir les modestes brins d'herbe des pâturages alentours, se gonfla comme les poumons d'un nageur juste avant le plongeon. La marque sombre à l'horizon s'enfla comme un ballon qui se dilate sous la chaleur et sa couleur foncée gagna en intensité. Le vent forçait. L'air devint palpable. Une rude bourrasque ôta le chapeau de l'homme solitaire tandis que la moitié du ciel virait aux ténèbres les plus obscures.

Surpris par cette soudaine inconstance des éléments, le géant resta pantois quelques minutes puis il fut tiré de ses rêveries par l'éclat d'une lumière si vive qu'elle aurait aveuglé quiconque aurait osé la regarder en face. Jamais, du plus loin qu'il fouilla dans sa mémoire, jamais il n'avait été témoin d'un tel cataclysme. De pesantes secondes s'écoulèrent. Puis un roulement indéfini d'abord, mais qui semblait se répondre d'une colline à l'autre, un grondement sourd, qu'on pensait venir du tréfonds des entrailles de la Terre se répandit d'un horizon à l'autre, englobant un air électrique. A peine la rumeur s'éloignait-elle, qu'un second trait lumineux éblouit le ciel, le saignant d'une lumière plus que blanche comme une blessure éclatante infligée à de sombres chairs. Le titan détourna le regard, puis dû se murer les oreilles de ses grandes mains rugueuses car le grondement retentit aussitôt avec plus de promptitude et d'intensité qu'auparavant. Cela allait crescendo. Cela se rapprochait. Une vraie tempête se déclenchait. Un orage de tous les diables.

Le géant courut dans sa maison, s'enferma non pas à double tour, qu'avait-il besoin d'une serrure? Il bloqua la lourde porte et remercia la divine providence d'avoir quatre murs entre lesquels s'abriter de ce vent qui n'avait aucun aliment à se mettre

sous la dent, sur ces collines stériles, abandonnées de toute construction. Il n'y avait rien à déraciner, rien à écrouler, rien à abattre. Était-ce pour cette simple raison que jamais le vent ne venait souffler ici? Avait-on déjà vu pêcheur au milieu du désert, un laboureur en pleine mer? Un repas inexistant pour le vent qui prenait de la vitesse, accélérant encore et encore sans trouver le moindre obstacle devant sa furie. Il s'obstinait en conséquence contre la seule structure debout sur cette lande nue, la maison du colosse solitaire. Ses puissantes rafales glacées faisaient gémir les murs, la lourde porte émettait des râles inquiétants. S'engouffrant dans la cheminée, le vent la fit ronfler comme une turbine.

Puis la pluie cingla les vitres des fenêtres et le géant se réjouit d'avoir pensé à condamner aussi ces ouvertures. L'humidité le fit frissonner pour la première fois de sa vie. Il trembla des pieds à la tête, secoué de spasmes qui lui glaçaient l'échine au plus profond de son être. Il ressentait cette froidure jusque dans ses os, au cœur de son être. Il jeta les dernières poignées d'herbe sèche pour attiser un pâle feu dans la cheminée qui rugissait comme le plus féroce monstre issu du plus sauvage bestiaire.

Mais cela ne suffisait pas à le réchauffer. En désespoir de cause, il fit tomber la lourde armoire qui s'éparpilla sur le sol de terre battue en mille morceaux. Il en nourrit le feu qui reprit d'une toute nouvelle intensité. Jamais au plus profond de sa mémoire il n'avait vu de flammes plus voraces. Le feu enflait, crépitait et lançait des flammèches jusqu'au milieu de la pièce. Bientôt il fit chaud. Le colosse se frotta les mains de contentement. Mais les éléments continuaient de se déchaîner à l'extérieur de la maison qui devenait un navire en perdition. Le vent poussait les moindres gouttes d'eau au travers des plus petites fissures et le géant dû se résoudre à alimenter son compagnon le feu avec tout ce qu'il lui restait à consumer : les deux chaises, le long banc, la grande table, quelques étagères et même une statuette de biche qui était sa seule compagnie. Le feu remerciait le géant de ce festin en envoyant des étincelles et en gémissant d'aise, faisant craquer les morceaux de bois sous d'infimes explosions de ravissement. Ça pétillait, ça grésillait, ça étincelait, ça brésillait, ça éclatait, ça pétait en tous sens. Une fumée grisâtre s'élevait en volumineux panaches du toit de la maison toujours fière sur la plus haute colline, puis voletait dans l'air battu par les vents toujours plus offensifs et provocants, enfin retombait doucement sur le sol, recouvrant les flancs de toutes les collines d'un mince manteau de cendres.

Mais la tornade ne se résignait pas. Elle redoubla d'ardeur au moment même où on en supposait le terme. Cette nouvelle attaque fut fatale à la maison disposée comme un phare sur la plus haute des collines.

Une à une les pierres furent délogées et projetées dans la pente dans un fracas qui faisait écho au tonnerre qui continuait d'assourdir les cieux. Le géant courait en tous sens sous l'averse vigoureuse, tentant de retenir les moellons qui dévalaient la colline. Bientôt il ne resta plus qu'une seule et unique brique. Devant tant de désolation, le géant solitaire s'assit et, prenant sa tête entre ses deux immenses mains calleuses, il pleura.

La pluie avait cessé, mais le vent demeurait farouche. Ses larmes furent emportées par le souffle robuste du blizzard, elles volèrent haut dans le ciel, à une altitude où l'air plus frais les changea en minuscules étoiles. Les cristaux s'agglomérèrent entre eux et, pour la première fois sur ces austères collines, il neigea.

Les flocons recouvrirent le sol d'un épais manteau protégeant les cendres retombées après la flambée des meubles de l'homme solitaire. Bien à l'abri du froid et de la tourmente hivernale, elles s'enfoncèrent dans le sol plus doux et commencèrent à germer.

Au printemps, la neige fondit, formant de nombreux torrents et ruisseaux. Parfois,

l'eau rencontrait une des anciennes pierres de la maison disparue et une cascade jaillissait, bondissant par-dessus les rochers disséminés dans la pente. Dans le creux des vallées, des lacs se formèrent et les premières pousses émergèrent sur les flancs de toutes les collines, enserrant les étendues d'eau.

Aujourd'hui, la forêt Vosgienne s'étend partout, excepté sur les crêtes où le vent a balayé la neige et les cendres du grand feu. Les torrents continuent d'alimenter les nombreux lacs et on peut encore rencontrer de gros blocs éparpillés sur les flancs des collines, les vestiges de la demeure du géant.

Si les essences sont différentes, c'est tout simplement que les meubles de l'homme solitaire étaient fabriqués de plusieurs types d'arbres. Le banc en hêtre, la table en merisier, l'armoire en sapin, ses étagères en mélèze y comprit la statuette de la biche façonnée en orme.

(16) La Belle Histoire.

Laissez-moi vous raconter une histoire. Mon histoire. Elle commence bien avant que toute forme de vie ne se développe sur mes flancs, à une époque où le jeune soleil fougueux et turbulent crachait des volutes de feu dans l'espace. Tout n'était alors que chaos, désordre et confusion. Lentement, on s'est organisé avec mes frères et sœurs, en tournant autour de notre mère. Nous nous sommes refroidies, certaines définitivement. J'ai eu la chance de posséder un noyau bien chaud qui m'a insufflé la vie. Toute ma fratrie continue de tourner mais tous sont des fantômes : rien ne viendra pousser dans leurs giron. Très vite, je suis entrée en collision avec une boule de roches qui a bien faillit me coûter la vie. La providence en a décidé autrement et depuis, j'ai une compagne à laquelle je tiens particulièrement. Elle virevolte autour de moi comme un animal de compagnie tandis que je poursuis ma boucle autour de ma mère, me donnant l'équilibre qui me manquait plus jeune. En refroidissant, je libérerai l'eau contenue dans mes roches, formant un océan infini d'où a surgit un beau jour une nouvelle forme de vie. Au début, ce fut assez monotone. Peu de diversité et une seule obsession : se reproduire. Puis, d'autres exemples apparurent. Les plantes, les arbres, les fougères. Elles captèrent la lumière et transformèrent l'énergie du soleil en atmosphère. Une mince et douce couche d'air qui me protégeait des intrusions extérieures comme une chaude couverture protège du froid de l'hiver. La plupart des astéroïdes se désintégraient au contact des molécules qui me recouvraient, m'enrobaient, les dangereux rayons étaient réfléchis et ma température grimpa de quelques degrés. C'est alors que de toutes petites créatures bien plus sophistiquées que jusqu'alors virent le jour dans l'océan, cette soupe primitive. Elles se reproduisirent, s'épanouirent, se diversifièrent. Bientôt, mon bestiaire compta des millions d'espèces différentes vivant en harmonie entre elles. Certaines combattaient, d'autres se nourrissaient d'éléments plus petits, la plupart s'entraidaient, coopéraient ou s'associaient, toutes évoluaient.

Je n'étais pas en reste, ne demeurant pas les bras croisés. Ma carapace bougeait sans cesse, dessinant des continents entiers, bâtissant des chaînes de montagnes que l'eau et le vent érodaient comme des sculpteurs titanesques. J'avais encore des poussées d'acné juvénile, je crachais mon feu intérieur par de minuscules montagnes coniques qu'on nomme des volcans. Loin d'éradiquer la vie à ma surface, cela la stimulait. J'étais parfois parcourue de frissons et la terre tremblait sous les pattes de nouveaux venus. Des êtres minuscules, bien plus petits que les arbres les plus faibles, couverts de poils, parfois de plumes : ceux-ci avaient le pouvoir de voler dans les air, ou alors gardant les écailles qui leur avaient permis de mieux nager. Cette dernière catégorie se développa dangereusement, menaçant la stabilité de mon système. Heureusement, une catastrophe vint rétablir l'équilibre. Une

météorite me percuta de plein fouet. Ce n'était pas la première fois et ce ne serait assurément pas la dernière. J'éternuais des milliards de tonnes de poussière de roche, des monceaux de terre qui se répandirent dans mon atmosphère si fragile. Je me refroidis sérieusement, ma peau privée de soleil pendant des années. Toutefois mes locataires avaient la vie dure. Les plus gros, les plus grands, les plus voraces, disparurent par pertes et fracas, mais une toute nouvelle génération eut le champ libre. La vie a toujours le dernier mot. Elle est capable de se développer dans les endroits les plus inhospitaliers. Ces lichens qui s'accrochent aux roches stériles, ces créatures des grandes profondeurs qui n'ont besoin ni d'oxygène ni même de lumière et résistent à des pressions qui pourraient écraser les pierres les plus dures, certaines peuvent s'accommoder sans problème de lacs acides alors que d'autres supportent les déserts torrides où rien ne pousse ou bien les étendues glacées tout aussi ingrates.

J'ai toujours gardé un œil attentif sur ce petit coin de moi-même. Un large fleuve roulant des montagnes y a creusé une large plaine tandis qu'à l'ouest les pics et les sommets s'érodaient sous l'effet combiné du vent et de l'eau. Une chaîne montagneuse s'étendant sur moins de deux cent kilomètres du nord au sud qui avait eu ces heures de gloire il y a quelques centaines de siècles en lançant victorieusement quelques pics pointés vers le ciel.

Le paysage s'est adouci et quantité de bêtes sont venues coloniser ses flancs. Pas que des animaux. Si le faite est débarrassé d'arbres, laissant la tourmente jouer avec l'herbe rase, les flancs des vallées se trouvant à l'abri ont permis à une forêt mixte de s'étendre. Des dizaines d'espèces différentes y mêlent leurs branchages dans le respect des autres. Chacun y est à sa place. Cela a pris des siècles pour que l'équilibre soit accompli et si d'aventure un bouleversement venait à survenir (pluies diluviennes, tempêtes diverses, sécheresse prolongée, tremblement de terre), tout rentre dans l'ordre naturel des choses en quelques dizaines d'années.

Ici, le climat est à la limite de l'océanique et du continental. Les étés sont chauds, les hivers rigoureux et, d'une façon générale, l'hygrométrie y est plus importante qu'ailleurs, répartie sur tous les mois de l'année et non pas en mousson comme je peux le constater sous d'autres latitudes.

Des espèces complémentaires ont vu le jour et toutes vivent en harmonie. Les grands arbres laissent filtrer un peu de lumière au travers de leurs feuilles frissonnantes sous la brise estivale afin que de plus petites pousses puissent exister à leurs pieds. Il existe même une essence d'arbre dont la robe n'empiète pas sur les feuilles du voisin, on appelle ça la timidité des arbres. Le tapis de petits buissons, bruyère et myrtille pour la plupart, s'est répandu parmi des dizaines d'espèces de mousses. Quelques clairières autorisent des broussailles plus ardentes, certaines tendent des épines pour se protéger, d'autres offrent leurs baies toxiques, d'un rouge sang alléchant. Gare à ceux qui iraient s'en remplir le ventre. Néanmoins l'expérience a permis aux animaux à se méfier des cadeaux trop ostensibles.

Ils sont nombreux à gambader dans ces forêts d'aulnes, d'ormes, d'hêtres, de pins, de mélèzes, de châtaignier pour les versants les mieux exposés ou de pin douglas et sapins là où le climat réserve sa rigueur la plus âpre. Tous ont appris à vivre selon un principe simple : garder sa place et respecter son environnement, coopérer plutôt que combattre, s'associer au lieu de se déchirer. Bien sûr il arrive que le renard donne la chasse au coq de bruyère, que le cerf se repaisse de jeunes pousses, qu'un résineux fasse le vide autour

de son tronc, que le roitelet ou la mésange déterre le ver ou l'asticot, que le loup vienne conter fleurette à l'agneau d'une drôle de façon ou que le chamois broute quelques savoureuses pousses ayant eu le mérite de grandir sur les crêtes ingrates. Mais chacun connaît ses limites et ne prélève que ce qui lui est dû. Se nourrir ou mourir. Tout en sachant instinctivement que la démesure en toutes choses est l'ennemi du durable. J'aime assez ces vallées peu profondes que l'érosion a mis des siècles à façonner où habite cette flore et cette faune entremêlées, abondante et libre. Des ruisseaux naissent des copieuses chutes de neige l'hiver venu. Quelques lacs sont les témoins d'un passé glaciaire. Et partout cette forêt mixte laissant parfois place à de courtes clairières où se développe la vie. Dans le creux des vallées quelques prés offrent une herbe tendre aux troupeaux qui aiment s'y reposer à la belle saison. Sous les vigoureux coups de dents l'herbe ne croît jamais et permet à toutes les essences d'avoir leur chance d'aboutir à la floraison. Le cycle de la vie n'est pas rompu : l'année prochaine il y aura plus de diversité que jamais dans ces pâtures qui rayonnent de couleurs dès le printemps.

En revanche, sur les crêtes rien ne reste jamais. En hiver, la neige est balayée par un vent puissant. Au printemps la glace perdure jusqu'en avril. L'été n'est ici tout au plus que quelques semaines pris en étau par deux demi saisons qui cachent bien leur jeu. Leurs écarts de température en font des périodes rudes. Les plantes y sont coriaces, ayant développé une rudesse et une robustesse qu'on ne trouve jamais sous des climats plus tempérés. Je retrouve ici des airs de toundra sibérienne. Les bouquetins et les chamois ne s'y trompent pas : ils raffolent des jeunes pousses bien tendre aux parfums enivrants des sommets oubliés.

Equilibre entre les différentes espèces et harmonie dans la coopération régnaient sur ce petit paradis pendant des milliers d'années. Mais rien ne dure vraiment. Un jour une étrange créature vint à passer par là et s'y installa. C'était une petite tribu à peine plus importante qu'une horde de loups. Au début, ils ne firent pas grand mal autour d'eux, se contentant de prélever leur nourriture dans l'abondance d'alors. Ils récoltaient les baies nombreuses qui coloraient la forêt dès les premières chaleurs de l'été, ils chassaient modestement la biche et le chevreuil, attrapaient quelques lapins et perdreaux au collet. On entendait résonner dans la forêt tout au fond de la vallée de nouveaux sons. Ils n'émettaient pas de jolis cris mais plutôt une sorte de langage grâce auquel ils communiquaient entre eux. Certains, presque tous, entonnaient des airs qui répondaient au chant des oiseaux dans les branches. Je crus alors qu'un nouvel équilibre allait prendre naissance avec ce super prédateur qui n'avait que le lynx et le loup pour concurrent.

C'était mal connaître cet affreux garnement. Très vite, il se multiplia en dépit du bon sens en colonisant le fond des vallées. Son milieu ne pouvant plus le nourrir, il se lança dans la culture et l'élevage. Il défricha encore et encore, abattit des arbres centenaires par milliers. Tout cela pour mettre à nu une terre riche où il faisait pousser légumes et céréales. Il en remplissait des greniers entiers. Il domestiqua la chèvre et le mouton, le bœuf et le cheval. Tant qu'il s'en servait pour prélever l'abondance de lait, de laine ou pour l'aider à déplacer de lourds fardeaux, labourer, cela ne m'effrayait pas trop. Mais qu'il en vienne à prendre soin de ce bétail dans la seule optique de le dévorer un jour ou l'autre, je sentis que ce personnage arrogant et imbu de lui-même ne m'était pas sympathique pour deux sous.

Il ne connaissait aucune retenue. Tel un cancer qui se développe, il gagna sur

la nature, sciant inconsciemment la branche sur laquelle il s'était assis.

Les premiers à en faire les frais fut ses concurrents directs. Eux aussi prélevaient leur pitance dans leur environnement, mais d'une manière sage et mesurée. Il extermina le loup qu'il jugeait trop dangereux pour lui-même mais surtout pour ses troupeaux qui commençaient à brouter l'herbe des prés, bêtes stupides et indolentes, juste à son image. A vrai dire, il n'était pas si paresseux que ça. Bien au contraire, il se démenait comme un diable et eu tôt fait de modeler la nature comme jamais aucune espèce ne l'avait fait avant lui. De larges blessures virent le jour, provoquant de perpétuelles cicatrices. Il creusa la montagne pour en extraire la pierre et le minéral qu'il faisait fondre pour le modeler selon ses souhaits délirants, sa cruelle volonté, ses intentions malsaines. Il était en effet la seule espèce à avoir domestiqué le feu. Grave erreur. Mais comment pouvait-il en être autrement? Cet emblème lui allait comme un gant, le définissait mieux que tout. Comme le feu, ce dangereux personnage dévorait tout sur son passage, ne laissant que cendres et désarroi derrière lui. Et je n'étais pas au bout de mes surprises. Je tentais bien au départ de désamorcer la catastrophe qui s'annonçait en lui envoyant quelques signes qu'il ne comprit absolument pas. Stupide et méchante créature. Un tremblement de terre détruisit une bonne partie de ses habitations et anéantit la moitié de sa population. Comme un engrégé, il se remit à construire, à se reproduire deux fois plus vite qu'avant. Je fis souffler la tempête et l'ouragan. Rien n'y fit. Chaque épreuve le rendait plus fort, plus coriace face à l'adversité. Ce qui ne le tuait pas le rendait plus fort. Je n'avais constaté ce fait étonnant que sur certaines espèces d'insectes. Ce virus s'accrochait à ma terre, à mes collines, à ma montagne. Impossible de le stopper.

Il franchit de nouvelles limites en exploitant la superbe forêt hétéroclite et la remplaçant par des essences qu'on avait jamais vues jusqu'ici. L'épicéa tapissa très vite les flancs des ballons. Il grandissait très vite afin d'être lui-même coupé et débité en planches. Cet appétit anéantissait tout autour de lui. Il répandait ses fines aiguilles qui interdisaient aux autres plantes de pousser, les sols devenaient acides. Tout comme cet hôte devenu indésirable : lui aussi se reproduisait très vite, stérilisait son environnement et n'avait même pas de considération pour sa propre espèce. La solidarité n'existait qu'entre membres d'une même famille et encore. Quelques êtres soit disant supérieurs se partageaient les gains que tous contribuaient à amasser. Ce déséquilibre au sein de sa propre espèce se répandait maintenant sur tout son environnement. La forêt était devenue triste. Si les arbres ne perdaient pas leur feuilles l'hiver venu, ils gardaient en toutes saisons cet air sinistre qu'on laisse apparaître lors des enterrements.

Des routes quadrillèrent assez vite le paysage. Elles puaien le goudron et permettaient à des bolides de massacrer hérissons, lapins, oiseaux, bourdons en laissant ces cadavres inutiles sur le bas-côté. Au plus large des vallées s'élevèrent et s'agglomérèrent rapidement des amas d'habitations sans âme où se concentrait l'infamie de cet être sans foi ni loi. Il poussa même de grandes bâtisses qui grondaient d'un bruit disharmonieux à longueur de journée et pendant la nuit encore, rejetant une lourde fumée grise ou noire selon les jours. Le ciel toussa. Des pluies acides arrosèrent les récoltes de l'année qui furent perdues. Mais le chenapan avait des ressources. Pourvu qu'une infime partie de sa population puisse se goinfrer et gaspiller à tout va, alors que la majorité crevait la faim, le progrès poursuivait son inexorable ascension. Une fuite en avant qui le condamnait, j'en étais sûre, mais qui allait avoir des

dommages collatéraux irréversibles sur des espèces qui n'avaient rien demandé à personne.

On atteint un nouveau palier dans ces excès lorsqu'il ne se contenta plus de ravager son environnement à la seule force de ses bras. Des machines bruyantes et polluantes prirent la relève. On n'était plus tranquille nulle part. Ajouté à cette infamie l'utilisation de nouveaux produits chimiques élaborés dans son cerveau maléfique et vous obtenez un cocktail explosif. Tout devenait corrodé. L'eau, élément essentiel à la vie, était souillée : il devait la purifier pour pouvoir étancher sa soif. L'air, également corrompu, provoquait maladies en rafales et cancers divers. Bientôt les premières espèces animales disparurent définitivement. Le point de non retour était atteint.

Parmi ces individus sans foi ni loi, résistaient une poignée d'âme nobles; mais noyées dans la multitude, elles ne pouvaient rien. Juste quelques maigres avancées qui ne ralentissaient qu'à peine le processus de dislocation engendré par cette course au progrès sous couvert de la science et sous prétexte d'une vie meilleure.

D'autres minorités, avaient la sagesse de savoir contempler autour d'eux. Ils imitaient ce que la nature avait mis des siècles à façonner. Ils copiaient la magnificence qui, tôt ou tard, allait disparaître. Croquis, peintures, sculptures, musique. On les qualifiait d'artistes, je préfère parler d'avisés. Eux savaient et faisaient de leur travail une œuvre, pas une destruction en règle. Mais autant les défenseurs de l'espace que les artistes le reproduisant étaient maudits par la majorité et relégué au rôle ingrat de faire-valoir ou de prétexte.

J'étais impuissant face à ce fanatisme. Nous étions parvenus à un point où le naturel faisait exception. On avait enfermé les animaux sur le déclin dans de grands parcs, pour les préserver d'une disparition certaine. Les enfants venaient les voir au travers de barreaux et de cages. Vous parlez d'un monde! On jardinait la montagne jusque sur les crêtes, restées jusque-là assez sauvages.

Un promoteur à la bedaine imposante et au cigare inversement proportionnel à sa taille vint inspecter les flancs des collines les mieux exposées et se promena sur le faite de la montagne, protégé des bourrasques déchainées et du froid mordant dans une limousine noire. Il signa d'importants papiers. La semaine suivante, une horde d'engins plus monstrueux les uns que les autres, crachant une fumée comme aucun dragon ne l'avait fait dans le plus sombre des contes vint raboter et aménager le relief. Ces taupes géantes façonnaient la montagne selon des directives très précises. Dès les premières neiges de Décembre, le site était prêt. Pendant tout l'hiver une cohorte de gens aux tenues bariolées vint dévaler les nouvelles pistes de ski. Le grand tétras et le lynx disparurent totalement : ils n'étaient plus en sûreté même au cœur de l'hiver. Des auberges, des hôtels colonisèrent les crêtes qui n'avaient maintenant plus rien de sauvage. Un entrepreneur avait même eu l'audace de construire une galerie en verre afin de permettre de s'y promener à température ambiante même les jours de tempête. La montagne était défigurée. Des voix avaient bien tenté de se faire entendre, dénonçant l'outrance d'une telle situation mais elles furent étouffées avant même d'avoir pu émettre le moindre avis : grâce au développement des sports d'hiver et la venue d'une clientèle aisée, le plein emploi était revenu dans la vallée. Contre cela, on ne pouvait rien.

Quelques décennies passèrent. La société humaine se sophistiquait de plus en plus. Sans s'en rendre compte, elle devenait ainsi plus fragile comme l'avaient

été ces jolis châteaux renaissance face à leurs ancêtres plus rêches du moyen-âge. On continuait à produire plus que de raison, à gaspiller, à polluer, à s'étendre encore et encore. La station de sports d'hiver avait le vent en poupe. Le gros monsieur au cigare roulait sur l'or.

Vint alors un premier hiver doux. La neige ne tomba que pour Carnaval. Les touristes se lamentaient devant le spectacle désolant et désolé de la montagne nue, écorchée, dépouillée, sans son manteau neigeux pour cacher cette misère de cailloux et de terre régulièrement remodelée pour offrir un terrain de jeux idéal à une foule avide de sensations fortes. Le beau temps ne vint pas consoler la tristesse ambiante.

Dans les années qui suivirent, l'exception se répéta à plusieurs reprises puis arriva le moment où l'anomalie devint la règle et les hivers neigeux une singularité. En désespoir de cause, on abandonna les infrastructures qui furent aussitôt attaquées par la rouille. L'oxygène corrodait la technologie de l'homme. Rien ne perdure jamais bien longtemps qui n'est pas naturel. L'ironie étant que le réchauffement en cause était le seul fait de l'homme. Des milliards de particules polluantes rejetées dans l'atmosphère qui s'était densifié pour se comporter comme une étuve. Mais les conséquences ne s'arrêtaient pas à une simple augmentation des températures dont les plus frileux auraient pu se féliciter. Je vis ainsi mes pentes se tapisser de pins maritimes, des oliviers colonisèrent les vallées, des cèdres pointèrent leurs cimes dans un paysage devenu résolument méditerranéen. Les sols rendus fragiles par trop d'interventions mécaniques commencèrent à partir à vau l'eau. Des glissements de terrains répétés accélèrent le processus d'érosion. Des pluies diluviennes vinrent rincer mes ballons. Seule consolation, ce cancer qu'était l'humain avait déjà déserté ces lieux devenus inhospitaliers. Seuls quelques intrépides continuaient d'arpenter les sols mouvants à la recherche de sensations fortes. De rares équipes scientifiques venaient prendre le pouls d'une région dévastée. Les relevés récoltés se transformaient en chiffres puis en courbes dans d'épais rapports sur les résultats liés au réchauffement. Ils passaient sur le bureau des ministres puis, à peine consultés, finissaient oubliés dans de ténébreuses archives. Le monde continuait à produire, à croître, à foncer dans le mur coûte que coûte.

Ma physionomie avait radicalement changé. Je ne me reconnaissais plus. Et cela en très peu de temps si bien que les espèces eurent un mal fou à s'adapter. Les mammifères, dont le renouvellement des générations est plus lent disparurent les premiers. Chamois, cerfs, sangliers, renards remontèrent vers le nord chercher un peu de rudesse et de fraîcheur. Les rongeurs régnèrent alors en maîtres un temps puis ce fut l'ère des insectes. Eux s'étaient adaptés plus rapidement, étaient plus nombreux et plus résistants. Rampants, volants, bourdonnants, ils représentaient à eux seuls la vie animale dans un paysage qui ressemblait aux anciens contreforts de l'Atlas marocain. J'appris par hasard la disparition définitive de l'homme lorsque, privé de la couche électromagnétique protectrice, les rayons cosmiques déferlaient sur la terre. Tous les vertébrés périrent en quelques centaines d'années. Un cataclysme d'ampleur qui remettait les compteurs à zéro. Débarrassé de ce cancer qui avait vécu à peine plus de trois millions d'années dans sa version définitive et juste quinze mille ans en dévoreur de son univers, j'aurais pu souffler un peu. Que nenni! L'enchaînement des conséquences perdurèrent longtemps après la sixième grande extinction.

Ce petit coin qui avait eu des airs de paradis pendant quelques milliers

d'années avait bien changé. Ce n'était maintenant plus qu'un désert aux formes molles, les pluies continuelles et le vent en rafales avaient terminé le long travail de rabotage des sommets déjà bien arrondis. Dans le sol, des milliers de graines prises au piège attendaient des jours meilleurs pour germer à nouveau. Quelques petits animaux plus malins que les autres avaient creusé des terriers. Ils vivaient sous terre puisque la surface était invivable. Invivable, vraiment? C'est mal connaître la diversité de la vie. Des créatures capables de subsister dans les grandes profondeurs étaient aussi capables de supporter des conditions atroces. Certains scorpions s'accommodaient parfaitement de ces conditions qui éliminaient à la fois les concurrents et les prédateurs. Quelques insectes à la carapace dure se frayèrent un chemin parmi le déferlement des éléments. Les coléoptères résistaient le mieux à ces conditions d'après apocalypse. Cependant tout a une fin. Le bon comme le mauvais.

Des algues s'étaient répandues à la surface des océans, se nourrissant des déchets induits par la colonisation humaine quelques siècles à peine. Non seulement elles avaient eu le mérite de dépolluer les immenses étendues d'eau qui étaient devenues moins salées suite à la fonte des calottes polaires mais elles avaient produit à leur tour un nouveau gaz, plus riche en azote qu'en oxygène. C'était mal parti pour tous les organismes qui ne pouvaient respirer qu'aux beaux jours de ma splendeur. Mais en survinrent de nouveaux, mutants descendants des rares rescapés. Quelques créatures sortirent de terre, les insectes colonisèrent à nouveau le ciel. L'atmosphère ayant changé chimiquement, les rayons du soleil n'offraient plus ce bleu azuréen d'antan. Lorsqu'on observait le ciel, il était d'un rose pâle tirant parfois sur des teintes plus ambrées, spécialement au lever et au coucher de l'astre. Un humain serait revenu d'entre les morts qu'il aurait été asphyxié en quelques dixièmes de secondes. Ce fut le règne sans partage des insectes pendant des millénaires. Aucune créature plus grosse qu'un petit rat n'évoluait à la surface de la terre. Les seules créatures suffisamment importantes continuaient de nager dans les océans. Tous les mammifères ayant été rayés de la carte, seuls quelques espèces de requins plus débrouillards que les autres étaient parvenu à survivre. Ils étaient les représentant les plus volumineux des espèces animales.

Le monde retrouva un nouvel équilibre. La température se stabilisa et, à la faveur d'un refroidissement qui dura plusieurs millénaires, tous les océans gelèrent, anéantissant d'un seul coup tous les efforts des poissons pour se maintenir à flot. Les coléoptères poursuivaient leurs mutations. Des milliers d'espèces qui n'avaient plus évolué se mirent à devoir s'adapter à des conditions changeantes. On appelle cela l'évolution.

La fonte des glaces fit découvrir un tout nouveau visage à ma surface car la tectonique des plaques, en un mot la dérive des continents, continuait à modeler le paysage.

Une chaîne de montagnes deux fois plus haute que l'ancien Himalaya avait poussé sous la pression de l'Inde. La Californie s'était détachée du continent américain et dérivait en plein pacifique où l'activité volcanique avait fait naître des centaines de petites îles reliées entre elles comme un chapelet. L'Afrique avait éliminé la méditerranée et, pivotant au contact des Alpes, avait commencé un long travail de plissage de cette ancienne région qui était ma préférée d'entre toutes. Je me vis tout à coup soulevée comme par magie. Mes anciennes montagnes totalement rabotées gagnèrent quasiment trois mille mètres d'altitude. Un large plateau qui s'étendait sur trois fois ma superficie

d'alors se dessina. Trop vite, trop haut, trop fragile, cette terrasse commença à se fissurer par endroits. L'eau s'infiltra. Le gel fit éclater la roche. Des tremblements de terre secouèrent l'ensemble. Si bien qu'aujourd'hui je ressemble à un joli soufflé dont les crevasses courent jusqu'en son centre. Ainsi mes sommets ne sont pas pointus comme les pics alpins mais, à l'image du préhistorique Mont Aiguille, plats en leurs points culminants, offrant des à-pics vertigineux, des falaises de mille mètres de hauteur. Un nouveau visage montagnard. Un sacré lifting vous pouvez me croire! Déjà quelques rivières serpentent aux pieds de ces mastodontes de granit. Et, sur l'une de ces rives, il me semble apercevoir une créature nouvelle, jamais encore rencontrée. Elle semble vivre en communauté, tissant des liens sociaux oubliés depuis une éternité. Ses trois pattes sont une injure à l'évolution mais, après tout, elle est peut-être l'avenir de la planète? J'espère qu'elle saura en être digne.

(17) Les êtres de la forêt.

Ce n'est pas parce qu'on ne les voit pas qu'ils n'existent pas; que nos yeux ne les distinguent plus qu'ils sont invisibles.

Il existe toute une peuplade d'êtres, des plus gracieux aux plus hideux, des plus charitables et serviables aux plus maléfiques ou abjects, des plus valeureux et intrépides jusqu'aux plus poltrons ou craintifs. Ils hantent la forêt depuis l'aube des temps. Ou plutôt, ils la fréquentaient car depuis plus d'un siècle ils semblent avoir totalement disparus. Ils ne persistent seulement dans les contes qu'on lit aux enfants le soir avant que le sommeil ne leur raconte à sa manière d'étranges rêves.

Ils ont été relégué à une distraction pour bambins ou de prétexte pour délires cinématographiques. On sourit d'un air condescendant à leur évocation, on tient en commisération ceux ou celles qui y croient encore. Nous nous sentons si supérieurs de notre savoir issu de la science qui paraît être leur fossoyeur depuis l'invention des machines. A croire que le bruit des moteurs en marche, que les rejets de gaz et de fumées nauséabondes les aient fait disparaître mieux qu'un magicien tout puissant.

En est ton si sûr?

Autrefois, on raconte que des bandes de lutins donnaient un coup de main aux bûcherons. Ils s'arrangeaient pour que le tranchant de la hache soit toujours idéalement affuté, que l'arbre tombe sans trop s'accrocher à ses voisins, que l'ébranchage soit facilité et qu'enfin la scie qu'on appelle ici le passe-partout soit d'une efficacité absolue. Les hommes de la forêt comme on aimait les nommer leurs en étaient reconnaissant, laissant toujours quelques reliefs de leurs repas du midi : une ou deux pommes de terre oubliées, cuites sous la cendre, un reste d'omelette au lard et aux cèpes, un bout de saucisse encore juteuse, une croûte de munster bien faite. Mais certains lutins étaient de vrais farceurs. Ils aimaient se vautrer dans la sciure toute fraîche, répandre des copeaux de bois et s'amuser des branches mortes. Mais, juste retour des choses, ils ne sévissaient qu'au sein de bûcherons désordonnés, négligents et imprévoyants. Ceux qui laissaient les ramures sans les assembler ou les brûler. Ceux qui n'hésitaient pas à abandonner boîtes de sardines vides et les papiers gras enveloppant le lard comme signatures de leur venue. Ceux qui se pensaient les rois de la forêt alors qu'ils n'étaient tout au plus que ses jardiniers, ses serviteurs.

Été comme hiver, ils vivaient en montagne, loin des villes, loin des hommes mais ils n'étaient jamais seuls.

Boblà, maître des arbres, régnait sur la forêt. C'est lui qui décidait de l'agencement des essences, de ceux qui profiteraient rapidement tandis que d'autres aller végéter tant et plus. Il dominait la futaie, prenant les bonnes décisions, toujours à l'écoute de ses sujets, d'une grande bonté si l'on se soumettait mais faisant preuve d'une rare violence lorsqu'on osait lui désobéir. Il pouvait alors convoquer son ami le vent qui déracinait en un instant des décennies gagnées au sein de la communauté. Il pouvait aussi envoyer des hordes d'insectes nuisibles s'attaquant aux feuilles et privant l'arbre de sa respiration. Il était capable de couper la sève dès le printemps. Le coupable perdait alors son tonus et devenait un fantôme qu'il fallait alors

abattre comme une bête souffrante. Boblâ savait être juste dans les affaires de voisinage, impartial dans les procès auxquels se livraient quelques antagonistes séculaires (le hêtre vis-à-vis du sapin par exemple), loyal et droit dans la gestion de la forêt. On ne l'avait jamais pris en faute. Et les bûcherons savaient tout ça, ils le sentaient plus précisément, à une époque où le cœur et l'âme dominaient la raison. Les autres hommes ne s'aventuraient jamais bien profond dans ces étendues où les créatures fantastiques et imaginaires possédaient leurs royaumes.

Des farfadets allaient solitaires parmi les tourbières et ajoutaient à l'étrangeté de ces lieux une touche de cocasse bizarrerie. Ils entouraient le Culâ, un génie malfaisant qui adorait l'eau croupie des marécages et prendre des bains de vase lui était un enchantement. Gare à lui déplaire. Connaissant parfaitement les trous d'eau des feignes, il prenait l'apparence de magnifiques feux-follets pour égarer les voyageurs intrépides. On raconte qu'une diligence venue de la capitale avec son lot de voyageur avait été captivée par ces lueurs fantastiques. Les dames voulurent s'approcher des lumières dorées, émeraudes ou turquoises qui dansaient dans le soir tombant. Les messieurs de la ville ne connaissant rien à rien, excepté comment faire fructifier une fortune déjà coquette, ne se méfièrent point. Ils accompagnèrent leurs maitresses parfumées des doux parfums des hôtels particuliers aux épais tapis et confortables canapés. Mais ici, point de luxe ni le moindre agrément. La feigne exhalait une douce odeur de terre en décomposition que Culâ savait travestir en merveilleuse effluve opiacée. Les jeunes dames ne purent résister. Leurs compagnons se gonflaient d'orgueil, vrais chevaliers servants qui ouvraient la marche vers d'improbables lueurs qui étaient autant d'embrassements qui les hypnotisaient. Ils ressemblaient à une escouade de moucherons fatalement attirés par une source de lumière. Le mauvais génie avait l'art et la manière. Très vite, les jolis voyageurs et leurs douces amies s'empêtrèrent dans la boue et la vase. On se perdit en voulant retrouver la tranquillité du carrosse. Cette équipée erra ainsi toute la nuit sous les rires incessants du maléfique Culâ qui résonnaient maintenant d'une façon lugubre à leurs oreilles. Les feux follets s'étaient éteints et de lourds nuages masquaient la lune, leur seule amie dorénavant. Des reptiles s'enroulaient autour des fines chevilles, remontaient les bas déjà plus si immaculés d'avoir pataugé dans la vase. Les demoiselles poussaient des cris d'effroi qui faisaient davantage se tordre le mauvais génie. Les rares buissons chétifs semblaient se pencher au passage des voyageurs égarés et vouloir les enserrer de leurs branches rêches, les égratigner de leurs épines acérées. Les voyageurs imprudents crurent mourir de peur. Mais cette mort rapide et radicale leur fut refusée. Ils succombèrent dans de lentes agonies, prisonniers de terres meubles qui s'apparentaient à des sables mouvants. Leurs cris d'effroi se perdaient dans la nuit noire, là, au milieu de nulle part, dans une tourbière abandonnée des hommes. Le rire démoniaque de Culâ résonnait d'une sinistre tonalité sous le ciel étoilé.

Si, autrefois, la grande majorité des gens ne se risquaient que rarement en forêt, on y rencontrait souvent et toute l'année des chasseurs, vestige d'une époque où l'homme avait dû prélever son diner parmi les bêtes sauvages avant de parquer des troupeaux devenus domestiques dans des carrés de prés entourant les villages et des étables bien chaudes attenantes aux logis.

Portant fusil sur l'épaule, quelquefois encore un antique arc et son carquois de flèches, le novice, peu rassuré lorsqu'il s'enfonçait profondément sous le couvert des arbres, pouvait compter sur un compagnon, un guide, un

initiateur. Il était le meilleur des instructeurs, sage et serein, un maître qui prodiguait ses conseils avec discernement et circonspection. On le nommait le Darou. C'était une bête vaguement humaine ou un homme rendu à la condition sauvage, on ne savait trop. Son aspect rebutant cachait une sagesse sans bornes. Sa face était comme immaculée de boue, sa voix granuleuse et sourde, des lambeaux de chair tombaient parfois sur le sol, disparaissant aussitôt parmi le tapis de feuilles accumulées au cours de l'automne. Sa démarche était reconnaissable même aperçue de loin. Ce n'était point le boitillement qu'éprouvent ceux qui, revenus de la guerre, ont reçu un éclat dans la jambe ou le clopinage des vieux perclus de rhumatismes ou d'arthrose. On ne pouvait raisonnablement le qualifier de boiteux tant toute sa carcasse bringuebalait, cahotait, tressautait jusqu'à défier les lois de l'apesanteur à chaque pas. Du reste, comment qualifier sa marche d'une succession bien nette de pas? Il progressait d'un déséquilibre hasardeux vers une instabilité aléatoire. Pourtant il savait guider mieux que personne les jeunes chasseurs dans les clairières où le gibier avait coutume de se retrouver. Il prodiguait ses conseils avec retenue et précaution : ne jamais s'acharner sur une bête, épargner les jeunes de l'année et les femelles prêtes à mettre bas, privilégier les vieilles carnes même si leur viande était moins tendre au palais. Il savait comment se porter à l'affût, comment approcher sans bruit au plus près de la proie convoitée. Il était le maître des apprentis chasseurs, respecté et craint de tous. Sa physionomie rebutait certains de prime abord, mais lorsqu'on finissait par bien connaître le Darou, on l'aimait, l'estimait et le respectait comme un père.

Près de cavernes naturelles, il était parfois possible d'entendre les grognements de Trolls. En réalité, ils étaient bien plus stupides que vraiment méchants et il était facile pour peu qu'on jouisse d'un à propos de bon aloi de déjouer leurs plans. On a noté qu'à plusieurs reprises ils s'assommaient eux-mêmes avec leur lourd gourdin qu'ils avaient l'habitude de trainer au raz du sol. Il suffisait pour cela de les convaincre qu'une bestiole était perchée sur le haut de leur crâne. Ils s'affolaient de la possibilité que le criquet ou la fourmi ne parvienne à pénétrer dans leurs minuscules oreilles et dévorer ce qui leur servait de cerveau pour qu'ils abattent sans retenue aucune leur arme fétiche sur le sommet de leur tête. Cela ne les tuait pas, il en fallait bien plus pour terrasser un mastodonte pareil, mais cela permettait de les endormir d'un profond sommeil le temps de passer son chemin. Intellectuellement proches des trisomiques, ils n'avaient en revanche pas leur côté affectueux et cajoleur. C'étaient des brutes qui s'apparentaient à certains vigiles que l'on peut rencontrer la nuit autour de centres commerciaux ou renforçant le service d'ordre d'un important club de football.

Moins connu, le Leprechaun est le cordonnier des fées tandis que son cousin, le Lechepraun en est le tailleur. On les confond parfois avec les gobelins dont ils partagent certains traits, à vrai dire. L'un et l'autre n'ont que peu de commerce avec la société humaine. On ne les voyait jamais, n'entendait rarement parler d'eux mais ils possédaient une vertu assez recherchée par les êtres suffisamment cupides pour croire à l'existence d'un trésor caché, quelque part. En effet, ils connaissaient les lieux des trésors dissimulés mais personne n'a jamais pu arriver à les pister plus d'une demie journée. Cette créature discrète et méticuleuse avait ses poches remplies de poivre. Dès qu'il s'apercevait qu'on le suivait sur la trace d'un trésor perdu, il jetait une poignée de poivre à la figure de ses poursuivants qui éternueraient tant et plus, ce qui

donnait largement le temps à la créature de déguerpir tout à fait. On relate qu'un certain Joson des Bois, homme de peu de foi et de peu de loi, toujours fomentant un mauvais coup, n'ayant jamais travaillé et vivant d'expédients divers, fut pris d'une telle crise qu'on dû lui raboter le nez pour stopper ces quintes d'éternuement qui duraient depuis des semaines. Joson des Bois devint Joson Sansnez et on n'entendit plus jamais parler de lui. La honte, sans doute.

Les farfadets sont des petits êtres agréables qui aiment jouer avec les enfants. Les adultes ne les voient jamais, sauf s'ils ont conservé cette innocence enfantine.

Le Houéran est un nain aux allures de gnome. C'est l'ami des paysans marcaires. Il veille à ce que les fruits ne pourrissent pas au grenier, que le foin ne s'échauffe pas dans la grange, que les tubercules se déterrent facilement, que le lait ne tourne pas par les journées de grande chaleur, que l'eau du bassin soit toujours pure et claire. Il rend d'innombrables services au cultivateur et permet à la ferme de prospérer. Mais il se vexe facilement si on oublie de lui verser son obole : une simple tasse de lait du jour et quelques biscuits faits maison. Il considère que tout travail mérite salaire et on serait bien en peine de lui donner tort. Qu'est-ce qu'un peu de lait et quelques biscuits rassis en regard des services qu'il peut rendre à la ferme? Néanmoins il suffit d'un oubli pour qu'il devienne boudeur et se transforme en mauvais génie. Tout ce qu'il peut faire en bien il peut aussi le changer en mal. Le foin pourrit, les fruits se gâtent, les légumes moisissent, les rats envahissent le grenier et la cave reste si humide qu'on ne peut même plus y conserver le vin : il deviendrait rance.

Mais revenons en forêt où d'étranges créatures habitent certains arbres. On les nomme les Sylphes et elles véhiculent une image entourée de mystère. On ne les voit jamais, elles n'interviennent pas dans la vie de la communauté, ne sont ni belles ni laides, ni bienfaitantes ni maléfiques. Elles existent simplement. Mais qu'un étourdi vienne à abattre un arbre où elles nichent et c'est le drame pour le bûcheron et toute sa famille. Elles peuvent lui jeter une longue et pénible malédiction courant sur plusieurs générations. Elles deviennent des mangeuses d'âme. N'ayant plus d'endroit où habiter, elles hantent le responsable de leur expulsion jusqu'à le rendre impotent, niais, simplet. Il n'aura plus goût à rien, nulle envie de travailler ni même de s'amuser. Il deviendra une véritable larve humaine, un débris, une loque. Il finira par tout abandonner pour aller survivre en forêt, rongé de remords. Ou bien il pourra, à loisir, devenir la risée de tout le village, ratant chacune de ses actions, manquant inexplicablement les choses les plus simples, échouant dans ses moindres tentatives. Il sera distrait au point de ne se raser que la moitié du visage, de n'enfiler qu'une partie de ses vêtements le matin. Ou encore il attirera la mauvaise fortune sur lui et les siens. On n'aura alors pas vu de plus malchanceux que le pauvre homme qui en deviendra grincheux, maussade, acrimonieux, se réfugiant bien souvent dans la mauvaise boisson et finissant régulièrement abandonné de tous, dormant sous les ponts ou sur une meule de foin sacrifiée. La malédiction peut souvent rebondir sur la famille de l'imprudent homme des bois. Ainsi sa femme deviendra stérile, sèche et mélancolique. Elle lui reprochera tant de choses dont il ne devinera pas les causes. Ou bien elle sera coléreuse pour un rien, s'énervant sur ses enfants alors qu'elle était la bonté même. Les rejetons pourront également faire les frais de l'imprécation féérique. Ils seront turbulents au-delà de toute mesure;

fugueurs, délinquants, voleurs. Leur chemin les mènera tout droit en prison et deviendront la honte vivante de leurs parents éplorés. Les anciens qui vivent encore à la ferme, grands-parents, oncles ou tantes recueillis par charité chrétienne, se métamorphosent en parasites toujours en demande de faveurs et de privilèges. La soupe ne leur sera jamais assez bonne, le pain trop cuit ou pas assez, leur lit trop froid, leurs journées trop moroses. Ils reprocheront au bûcheron et à sa femme leur peu d'hospitalité eu égard à leur âge et leur expérience de la vie. En un mot, les sylphes délogées de leur tronc, sont capables de provoquer le désordre pour des générations.

Pour briser cette anathème, il n'y a point de remède. Lorsque le mal est fait, c'est trop tard. En revanche, on peut constater la prudence de l'abatteur d'arbres expérimenté lorsqu'il tapote la base du tronc du plat de sa hache ou d'un lourd bâton noueux. De cette façon, il prévient son occupante potentielle qui a tout le loisir de quitter son habitation avant sa destruction finale. L'arbre peut alors être coupé en toute sûreté. Si les Sylphes ne sont pas considérées comme des fées, elles partagent leur caractère entier.

Celles-ci sont couramment représentées dans l'imaginaire collectif voletant de leurs ailes translucides autour de nous pour notre plus grand bien. Elles ont un visage d'ange, souriant à demi comme une madone. La réalité est tout autre. Il est de ces créatures magiques comme de l'humanité toute entière; il en existe des audacieux et des timides, des pétulants et des discrets, des gracieux et des affreux, des enchanteurs et des malfaisants, des généreux et des égoïstes. En résumé : les bons et les méchants. On raconte que leur apparence varie en fonction de nos propres sentiments. Ainsi les enfants qui ne sont qu'innocence et saine curiosité les verront dans leur plus bel appareil tandis que les âmes sombres les percevront plus laides qu'elles ne sont et que l'immense majorité des incrédules ne les distingueront tout simplement pas.

Le monde des fées est un univers en soi. Il n'est pas question ici de développer cette incommensurable question, nous n'aurions ni le temps ni la place pour en aborder ne serait-ce qu'un atome. Sachez simplement que les fées régulaient le monde spirituel et sauvage depuis la nuit des temps. On prétend même qu'elles seraient à l'origine des prémices de la vie sur terre. D'après la légende ce sont elles qui colonisèrent cette agréable planète et mirent tout en œuvre pour que s'y développe une abondante et généreuse colonie d'espèces diversifiées.

Il ne sera pas davantage question du plus célèbre des êtres magiques des Hautes Vosges, puisque un chapitre entier lui est consacré dans ce recueil. Je veux parler du Sotré, bien entendu.

Mais je crains bien que tout ceci doit être conjugué au passé dorénavant. Les êtres magiques ou fantastiques de la forêt ont déserté depuis belle lurette le monde des hommes.

En est-on vraiment si sûr?

Pour exister les créatures féeriques ont besoin d'une certaine crédulité de la population et la science, qui connut un développement extraordinaire au XIX^{ème} siècle a commencé à élargir l'esprit des foules. Les superstitions ont disparu, les croyances séculaires se sont dissoutes, la candeur et l'innocence ont été remplacé par une prétention pédante et une dérision méprisante. L'ambition a fait place à une tendre naïveté. L'esprit s'est endurci, un scepticisme avisé a pris ses aises, la défiance envers tout ce qui n'est pas palpable a envahi le monde moderne. Jusqu'au langage qui s'est modernisé, débarrassé de ces nombreux patois imagés où le fantastique avait encore ses

aises et l'introduction du système métrique des mesures qui rationalisa davantage une société en pleine mutation.

Désormais nous n'avons foi que dans les nombreuses machines qui nous entourent. C'est, du reste, elles qui semblent être à l'origine de la disparition du monde merveilleux. Les dates coïncident. L'arrivée du chemin de fer sonne le glas des trolls et des elfes, le développement de l'automobile renvoie les fées et les lutins dans les seuls livres de contes, les usines bruyantes et nauséabondes ont exterminé ce qu'il restait de farfadets et de gnomes.

Toutes ces créatures qui ont enchanté ou effrayé l'humanité pendant des siècles se sont volatilisées dès lors que les moteurs ont pétaradés autant à la ville qu'à la montagne.

Pourtant, j'ose l'affirmer haut et fort : tout ce petit monde désormais invisible à tout jamais, des plus humbles au plus prétentieux, des plus élégants aux plus repoussants, des plus précieux aux plus néfastes, toute cette population hétéroclite existe encore et plus présente que jamais.

Comment expliquer sinon, quantité de dysfonctionnements dans un monde basé sur le rationnel, la logique et la méthode? Quand deux et deux font quatre, il n'y a pas chercher midi à quatorze heures : tout devrait fonctionner à merveille dans un univers manichéen où les superstitions n'ont plus cours, où les croyances les plus diverses ne sont que souvenirs déjà oubliés, où l'à peu près et l'aléatoire, le hasardeux et l'hypothétique ne peuvent mathématiquement pas exister. Un monde en noir et blanc, débarrassé de toute nuance de gris.

Le moteur de la voiture qui ne démarre pas pour x ou y raison, juste le jour où un important rendez-vous vous est primordial. La télévision qui tombe en panne un soir de finale de football. Ce maudit ordinateur qui plante, éliminant du coup le dossier photos qui contenait les seuls clichés de tante Amélie et du grand-père Armand désormais seulement visibles au cimetière. Tous les soucis domestiques, plomberie en tête sans parler de la domotique, invention maléfique entre toutes.

Les êtres fantastiques ont réussi la prouesse de se cacher dans les moteurs, au cœur des machines. Ils hantent les circuits imprimés, raffolent des batteries, utilisent les fils de connexions comme autant d'autoroutes. Une gigantesque toile d'araignée de cuivre gainée de caoutchouc. La mécanisation puis l'automatisation et enfin l'informatisation leur sont de parfaits refuges, chauffés toute l'année. Ils se fauillent, invisibles, dans les appareils et mécanismes inventés par l'homme et causent les pannes les plus inexplicables qui ne peuvent s'imaginer. Ils ont bien compris que c'était là que l'attention humaine se portait. Un temps les mauvais esprits raffolèrent des trains, causant déraillements en pagaille, épaississant la fumée des locomotives. Cette manie leur a passé, ils n'entretiennent juste que de réguliers retards dans les horaires. En revanche, la voiture est devenue leur terrain de jeu privilégié. L'individualisation de ce moyen de transport leur permet de se focaliser sur une seule personne, de la contrôler plus facilement. Combien de personnes affables, courtoises, accortes, polies, aimables, honnêtes, en un mot civilisées se transforment comme par magie en conducteurs assoiffés de vitesse, débitant une salve de grossièretés à grand renfort d'injures, de comportements préhistoriques où leur territoire n'est rien que toute la route qu'ils empruntent en se croyant les maîtres du monde par une simple pression sur une modique pédale située à droite. Les méchants esprits se régalent de pouvoir ainsi transformer toute une population de délicieux messieurs et

mesdames Jekyll en des hordes méprisantes et imbues d'elles-mêmes de misters et misses Hyde. Ils investissent également les avions et s'amusez comme des petits fous à brinquebaler des 747 et des A320 dans des trous d'air, les secouer et malmener dans des perturbations atmosphériques et des turbulences à vous faire régurgiter votre piteux plateau repas.

Bien entendu, tous ces mauvais génies cohabitent avec de gentils lutins. Eux vous sauvent quotidiennement sinon la vie du moins l'honneur en vous préservant d'un ridicule non meurtrier mais sacrément déshonorant. Vous ne les voyez pas, mais ils sont là, aux aguets. Certains les nomment leurs anges gardiens. Il n'y a pourtant rien de céleste là dedans. Ils contrebalancent simplement les actions pernicieuses de leurs doubles maléfiques.

Un yaourt qui tombe du réfrigérateur mouchetant votre complet tout neuf, la file d'attente que vous avez choisie qui avance toujours moins vite que les autres, la batterie de votre cellulaire qui tombe en panne au mauvais moment, l'ampoule des toilettes qui rend l'âme alors que vous n'avez pas de recharge, les clés de voiture qui disparaissent comme par enchantement, la télécommande qui n'en fait qu'à sa tête et des digicodes pernicioz. Tous ces petits désagrémentz sont provoquéz par de tendres mauvais géniez qui se gaussent du désordre qu'ils provoquent. Ils n'habitent plus dans des terriers au fond de la forêt ni à la cime des arbres les plus hautz, ne logent plus dans de sombres grottes et d'humides cavernes. Ils investissent les microprocesseurz, se planquent dans les résistances électriquez, nichent bien au chaud dans les batteriez, se déplacent au long de filz de cuivre, tout un réseau urbain. Ne parlait-on pas de la fée électricité au début du XXème siècle?

Avec l'avènement du téléphone, ils trouvèrent un gîte à leur mesure : désormais, ils sont partout, se déplaçant dans les câbles et les fibres. Ils prirent d'assaut la radiodiffusion mais connurent leur heure de gloire avec les débuts de la télévision. Leur grande joie était l'explosion de tubes cathodiques, leur feu d'artifice du quatorze Juillet à eux. L'arrivée des écranz plats leur fut fatale mais ils avaient plus d'un tour dans leur sac. Ils se sont glisséz dans des modes d'emploi de plus en plus compliquéz, complexe et incompréhensiblez. Internet est leur grand terrain de jeu. Cependant les elfes et les lutins se lassent assez vite, même des sottisez les plus succulentez. Passée une période où les virus endommageaient durablement les disquez durs, créant la panique dans les programmez et détruisant les logicielz, ils se sont assagiz et ont trouvé d'autrez moyenz d'agacer, de taquiner, de tracasser, de tourmenter des utilisateurz toujours plus nombreuz. Dorénavant, ils se sont accoquinéz avec les marchandz de publicité et font déborder votre boîte aux lettrez de prospectuz divers et variéz, vous dérangent constamment en appelz téléphoniquez, vous envoient des légionz de spam et pléthore de messagez futilez inondant votre messagerie. Ils sont responsablez du retard dans les programmez télé en injectant plus de dix minutez d'écranz pub par heure sous couvert de création artistique. Ils sont copainz comme cochon avec les créatifz de la pub et les marchandz du temple.

La tendance s'est inversée. Autrefois absentez des villez, ils les ont investi avec force depuis un bon siècle. Métro, ascenseurz, digicodes, dorénavant wifi, 3G, ondez diversez, ils sont partout... sauf peut-être dans les campagnez.

Les fées et les lutins ont fui les vallées Vosgiennes au premier ronronnement de tronçonneuse et aux premièrez fuméez issuez des hautez cheminéez des usinez de tissage. Le monde magique est pourtant encore bien présent dans l'imaginaire collectif. Il suffit pour cela d'ouvrir un recueil de contes et de

partager ces légendes avec vos neveux et nièces à l'heure du coucher.